

*Salah
Khelifa*

PANTOUMS BARBARES

VOLUME (1)

SURIMPRESSIONS MARINES

Le vent souffle au couchant, j'aperçois sa madrague ;
Elle importe avec elle un vieil astre isolé
Une étoile au ciel vaste a cueilli dans sa drague
Le grand chien clabaudeur d'un émir désolé.

Or soudain la voix dit – nul n'en vit le visage :
« Entendez, pas Allah ! Le bourdon des essaims,
L'orphelin sangloter, la pubère en bas âge
Rassasier le faubourg de la fleur de ses seins.

Rougissez, gens du livre ! Apprenez l'évangile,
La Thora, le coran !... voyez donc ce cargo ;
Dans sa cale un aède, un griot, de l'argile
Gens du livre, imitez dans sa pleur l'escargot ! »

Moi, j'écoute en pleurant ; on m'a pris la cervelle.
(L'escargot ?) Le cargo de la voix, sans sextant
Fend le flot de la mer ; l'ouragan échevelé
Une étoile aux abois et le croc de l'auton.

Le cargo brusquement a hissé sa misaine
Dans le ciel on dévide avec joie un rouleau
Purpurin ; un lutin montre alors sa basse aine
Sur le flot hyalin où flottille un bouleau.

Ksibet el Médiouni ; café du port, le 9 juin 2002

LES HAQUILLAGES DU SORCIER

La négresse orpheline a montré ses beaux seins
Au sorcier de la nuit qui se peint le visage
De henné de séné, du chardon des essaims,
Du marrube au sang blond, du jujube en bas âge,

Des embruns purpurins que recueille un cargo,
De l'aboi du simoun, de l'ergot fait d'argile,
Du coquet tout en rut, des gros mots en argot
Du brigand de chemins qui ne sait l'Évangile,

Du boyau du soldat éventré, sans cervelle,
De l'airain échancre du marin sans sextant,
Du vieux veuf délaissé quand le vent échevelé
La nuit grosse au faubourg malmené par l'autan,

De l'aboi du vaisseau, du cargo sans misaine,
Du parfum capiteux que vomit le bouleau,
Du poil gris de la pie élaguant sa crasse aine
Quand l'ogron décide onc de voler le rouleau
De rais d'or, des toisons, des poisons, des madragues,
Du sanglot de l'ourson dans le ciel désolé,
Des lueurs des tueurs louvoyant sous les dragues
Du dragon assassin, dans nos pleurs consolé...

Ksibet el Médiouni ; café du port, le 9 juin 2002

DISSIPATION D'ARCHEVEQUE

Dans la nuit l'archevêque a relu l'évangile.
Sa pensée a volé par-dessus un cargo ;
Il y vit un marin se paissant de l'argile,
Blasphémant en fureur l'océan en argot.

Dans la nuit l'archevêque a perdu la cervelle ;
C'est qu'il but goulûment la liqueur de l'autan ;
Il ouït alors donc- le flot noir s'échevelle-
Le marin hululer : « mais qui prit mon sextant ? »

Le cargo de vaguer, d'égarer sa misaine ;
Le marin de hurler- dans sa voie des rouleaux :
« On a pris mon sextant ! Prenez donc ma basse aine !
Peu me chant, fuit le flot, je connais les bouleaux. »

Dans la nuit l'archevêque entrevit des madragues
Des chaluts dans la mer, le marin désolé,
Le cargo flagellé, les ergots de cent dragues
Labourer au ciel creux un recoin isolé.

Sur sa tête échaudée ont volé des essaims
L'archevêque a hurlé, se griffant le visage ;
La sirène apparut, exhibant de gros seins,
La sirène orpheline, amoureuse, en bas âge.

Monastir, café le Monares ; le 26 juin 2002

REVASSERTIES D'IMAM (Dévergondage spirituel)

Il rêvasse en ronflant. Égarant la cervelle,
Notre iman décrépît, amoureux de l'autan,
Vague, ondoie au minbar ; l'ouragan échevelé
Son bateau de la honte évidé, sans sextant.

Brusquement un marin a crié : « la misaine
De cet astre affolé – qu'on a prise au bouleau
Hurle encor dans la nuit dont je vois la basse aine
Exhibée au sorcier qu'écrabouille un rouleau. »

Notre imam décrépît aperçoit la madrague
De la mer au flot roux, en courroux, désolé ;
Elle a pris un requin d'arlequin dans la drague
D'un vieux nain du Bénin par les morts consolé.

Notre imam décrépît voit ensuite un essaim
De bourdons tournoyer, le piquer au visage.
Notre imam cependant, en jouant de son sein,
A volé le parfum d'une enfant en bas âge.

En sueur, il a peur. Un verset d'évangile
Lui revient à la tête – on lui parle en argot :
« Vieil imam éhonté dont la verge est d'argile,
Vaudras tu le corbeau, le renard, l'escargot ?... »

Monastir, café du Marabout ; le 27 juin 2002

LE POÈTE EN SANGLOTS
(Ou l'apparition de Rimbaud)

Le bateau de Rimbaud a perdu sa misaine
Au poète on a dit : « c'est de troncs de bouleaux
Qu'elle est née. Ô vois tu sur le flot sa grise aine ?
C'est le vent qui l'écrase ; entends tu ses rouleaux ?

Le poète en sanglots ne voit pas la madrague
Que le vent lance encore au bateau désolé
Ni le croc acéré ni l'ergot de la drague
Du vieux gouffre en fureur et jamais consolé.

Que voit il alors donc ? La sirène aux gros seins
Sort des flots, elle avance en cachant son visage,
Ses cheveux flamboyants qu'ont piqués des essaims
De guenons, de requins, d'arlequins en bas âge...

Le poète en sanglots a crié : « l'évangile,
Lis le moi, troubadour au pas lent d'escargot ! »
« Ô poète en sanglots, ta cervelle est fragile ;
Sache alors cependant que tu perds ton cargo,

Ton cargo du départ que le vent échevelé
Quand il fend la mer vague et le flot sans sextant,
Ton cargo vagabond où tu perds la cervelle
Sur la nue accrochée à l'envol de l'autan !

Monastir, café du Marabout ; le 27 juin 2002

LE SORCIER DU FAUBOURG

Au couchant qui sanglote en fuyant ; sous la vague
De la mer, dans le creux cramoisi de la main
Du matin échancre, sous le ciel qui divague,
J'entrevois défilé son affreux lendemain.

Je hulule en parlant, je maudis, j'importune
Le sorcier du faubourg qui se rit de mon vers.
Me chuchote en tremblant un ami de fortune :
« Le chemin du sorcier est toujours découvert.

Ô trouvère éploré, regarde onc, il louvoie
À travers ciel et terre, occisant le remords
Cesse alors de pleurer ; le simoun le dévoie ;
En dansant ton sorcier du faubourg se remord ;

C'est qu'il voit chaque instant le rayon de la lune
Se moquer de son clan en chant le matin ;
L'astre en rut le poursuit ; le marin de sa hune
Le maudit en jetant son trémail au mâtin.

Sur le flot, la sirène, en suivant son sillage,
A crié longuement, vomissant ses paroles ;
Le sorcier du faubourg que nourrit le pillage
Aura vite arraché de vos fleurs ses corolles.»

Ksibet el Médiouni ; café du port, le 9 juin 2002

PROPOS DE L'INFORTUNÉ

Aujourd'hui, je rencontre un ami sans fortune ;
Rougeant, je lui dis : « nourris toi de mon vers ! »
Il répond en courroux : « ton propos m'importune,
Le gourbi que j'habite est un don du vauvert.

Ô trouvère argenté, reste alors sur la voie
De l'aïeul amoureux qu'on dit mort du remords ;
On m'a dit au faubourg que le jour tu louvoies,
Que la nuit, ton ami nous occit, que tu mords ;

Ah, mais quand m'as-tu vu ? Voila donc vingt sept lunes
Que j'avais désappris la chanson des matins ;
J'erre alors depuis lors aux déserts, sur les dunes,
Chaque aurore or je vois les trésors des catins.

On me laisse affamé, car je prends la parole,
Où que j'aille, où que j'aille a fleuri le pillage
En riant, on saccage hymne ancien, barcarolle
Et sirène aux chants doux sur les fleurs du sillage ;

Ô trouvère argenté, regarde onc sous la vague
De la mer patentée ou le creux de la main
Du nain lourd du faubourg, tu verras qu'on divague
Où qu'on aille égaré car on est sans demain.»

Ksibet el Médiouni ; café du port, le 9 juin 2002

LE VERSET DECOUVERT

Le simoun enragé, sur le flot qui louvoie,
A griffé mon pied bot, entravé par un mors.
Je hulule en boitant, je me perds sur la voie
Où flamboie un rai d'or et s'ébat le remords.

Sur le flot qui louvoie, en fumant au matin,
Le marin sur la voie accroché à la hune,
M'a mordu méchamment comme un chien de catin ;
Or je hurle à mon tour, m'agrippant à la lune ;

C'est qu'au fond de la mer où divague un sillage,
J'ai vomi sans savoir ma chanson sans parole,
Ma chanson qui raconte en pleurant le pillage
Du faubourg orphelin dont on prit la corolle.

J'ai vomi sans savoir ma chanson sous la vague ;
Or un croc purpurin, dans le creux de ma main,
A glissé vent d'airain vers un van qui divague ;
Je hurle onc : « parlez-moi de la fleur de demain,

Parlez-moi de cet astre éclatant de fortune,
De ce vieil oléastre au parfum de mon vers,
De l'ânon, de l'ourson, de l'ogron qu'importune
Ma chanson fracassée au verset découvert. »

Ksibet el Médiouni ; café du port, le 9 juin 2002

MALÉDECTIONS

Au couchant, le regard éploré de la lune
M'a bercé doucement. Je dormais dans le thym
Je rêvais de touaregs égarés sur la dune
Où s'endort l'ogre en rut, évitant le matin ;

Or soudain, l'ogre en rut endormi, sans parole,
Se leva l'œil barré, poursuivit le sillage
D'un fantôme, effaré qui mâchait la corolle
De la fleur égarée aux sillons du pillage.

Je me lève étourdi, secoué par la vague
Qu'a semée au couchant l'ogre en rut de sa main ;
Dans le creux de la mienne, un ogron qui divague
A jeté bruyamment un chardon de chemin.

Or je reste ébahi ; le couchant m'importune
Au lointain, devant moi, l'horizon découvert
Me fait peur, par Allah : dans un lit de fortune,
Rit l'ogron d'un œil prompt méchamment de mon vers.

Quelqu'un dit – un cadî : « vois l'ogron qui nous mord,
Ô trouvère à l'œil clair que je sais sur la voie !
Par Allah ! Maudis l'ogre et l'ogron sans remords
Et maudis leur amant, le sorcier, qui louvoie ! »

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le12 août 2002

LE FEU DE MON VERT

Aujourd'hui l'astre en rut a souillé son sillage,
Y semant du sorcier émacié la parole.
Une étoile éborgnée a parlé du pillage
De Séville où la fille a perdu sa corolle.

L'astre en rut cependant est monté sur la vague
De l'oued trépidant dans le creux de la main
Du ciel vaste et profond où l'ogron, à l'œil vague,
A crié : « je broierai ton joyeux lendemain. »

Je regarde étonnée, car ce cri m'importune
Qu'il est laid cet ogron à visage entrouvert !
Je lui crie à mon tour : « vieil ogron, ta fortune
Est brûlée alentour par le feu de mon vers. »

C'est alors que l'ogron m'a lancé son vieux mors ;
Je l'attrape en hurlant dans le ciel qui louvoie
Et le lance en troublant, sans regret ni remords,
Vers l'ogron et son clan orgueilleux qu'on vouvoie.

À cette heure une étoile a crié : « de la lune
Sans pétale on éteint la chanson du matin ;
Oyez donc ce marin éploré sur sa hune ;
Il y grimpe, il y fuit ce bâtard de catin. »

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le12 août 2002

LES ENFANTS MOULUS

Dans le soir qui louvoie émondé par la brume
J'entrevois malgré moi hululant dans les bois,
Un ogron enivré surnager dans l'écume
Du long pleur de la fleur étiole, aux abois.

Mon œil fauve alors gile ; or le sang s'y rallume. »
La vox dit : « veux-tu donc me parler comme avant.
Dans le soir qui louvoie élagué, qui transhume,
En sanglots, je me vois fatigué, dans le vent.

Ô seigneur ! Qui va là ? C'est le feu de l'enclume
Du dragon assassin, grand buveur de mon sang ;
Son ami le lutin m'a crié : « je consume
Ton sang vif à l'aurore au rai d'or vagissant. »

Mon œil fauve alors gicle ; or le sang le parfume
La voix dit : « cet ogron veut te mettre un licou. »
Apeuré, je sanglote au gourbi qui s'enfume
Car quelqu'un méchamment m'a frappé dans le cou.

Dans le soir qui louvoie évidé, je m'enrhume
Car je crains le Grand chien dans le soir vermoulu
La voix dit : « fuis le bourg, le faubourg, le bitume
Où s'épand le sang clair des enfants qu'on moulut. »

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le17 août 2002

PANTOUMS BARBARES (1)

Dans le ciel éborgné ; l'astre éteint se rallume.
Son rayon fuit la nuit ; la nuit dit comme avant :
« Qui rosit dans mon sein ? Est ce un rai qui transhume
Sous mon aile obscurcie ? Est ce un pleur émouvant ?

Dans le ciel éborgné, le feu clair d'une enclume
Nous parfume au faubourg ; or la fleur de mon sang,
Qu'on étiole en riant quand le jour se consume,
Jette en moi le frisson d'un ourson vagissant.

Le grand chien me regarde étonnée, la nuit fume.
La grande-Ourse a tonné : » qu'on me tresse un licou !
Dans le ciel éborgné, l'astre en feu se parfume ;
Il me dit méchamment : « je t'occis, tends le cou ! »

Or je pleure en hurlant ? Dans le soir, une écume
De sang blanc avait chu du voussoir vermoulu.
Or je pleure en hurlant. Dans la rue en bitume,
J'aperçois un milan en sueur, très moulu.

Dans le ciel éborgné, l'astre en feu boit la brume ;
Or je cours me tapir en tremblant dans les bois
À l'entour du faubourg qui s'enroue et s'enrhume
Cependant le pâtour erre, accourt sans hautbois.

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le19 août 2002

PANTOUMS BARBARES (2)

Que vois-tu ? Qu'entends-tu ? – le sanglot d'une enclume,
Le bruit lourd de l'ergot étoilé de mon sang,
Un chariot d'Ostrogoth, au matin qu'on consume,
Du griot de Rio le récit vagissant.

Qu'entends-tu ? Que vois-tu ? L'océan qu'on écume,
Le village endormi dans le soir vermoulu,
Le faubourg en momie, orphelin que l'on hume

Qu'entends-tu ? Que vois-tu ? Le couchant qui s'embrume,
L'ânon gris, le cricri qui s'aigrit dans les bois,
Un oued hyalin, en fureur, sans écume,
La grande meute en émoi de chiens-leux aux abois

Qu'entends tu ? Que vois tu ? Le flot bot que parfume
Le sang âcre, étête, répandu du licou
De la mort cramoisie au parfum qui s'enfume,
Un aiglon au bec long, ligote par le cou

Qu'entends tu ? Que vois-tu ? Le couchant qui s'embrume,
L'ânon gris, le cricri qui s'aigrit dans les bois,
Un oued hyalin, en fureur, répandu de licou
De la mort cramoisie au parfum qui s'enfume,
Un aiglon au bec long, ligoté par le cou

Qu'entends tu ? Que vois tu ? De ce lynx l'œil s'allume
Car il voit le vieux sphinx lui parlez comme avant ;
Il lui dit, clignant l'œil : « dis- moi donc qui transhume
Dans le soir qui s'effeuille en pleurant dans le vent ! »

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le19 août 2002

1006-PANTOUMS BARBARES (3)

Je m'en vais d'un pas lent dans le soir qui s'enfume ;
Après moi cours le chien il me jette un licou,
Je l'esquive en pleurant ; or le chien se parfume
D'un chardon de lagon ressemé sur mon cou.

Je m'arrête en sanglots, je vomis une écume
De sang lot acariâtre, au couchant vermoulu.
Le chien court, il aboie au faubourg qui s'enrhume.
Je m'arrête en sanglots ; le ciel triste est moulu.

Je regarde alentour. Le faubourg qui s'embrume
Renfle et rêve, or j'ai peur, je cours donc vers le bois
Brusquement, le ciel noir revomit une écume
Aux parfums de bois secs, de chiens grecs aux abois.

Je m'arrête alors donc, l'astre en rut se rallume,
Il me crie en dansant : « Parlez-moi comme avant !
Vois, trouvère exploré, l'astre en rut qui transhume
A travers le grand ciel et le vent émouvant !

Vieux trouvère, ah, sais-tu que le feu de l'enclume
De l'ânon, du djinon se repaît de ton sang ?
Par Allah !écoute onc au matin qu'en consume
Ces cris fous, gémissants, ce rai d'or vagissant ! »

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le19 août 2002

1007-PANTOUMS BARBARES (4)

L'ogre en rut a crié : «Ce matin, je m'enrhume.
Alourdi, le ciel ord est encor vermoulu ;
Je me pais du condor, de grain tors du bitume,
De la haine en accord avec l'or dit moulu.

Hier soir, j'ai revu le sorcier de la brume ;
Il griffait un grimoire égaré dans les bois ;
Il m'offrit un ciboire où roulait une écume
De sang noir, le peignoir de la chienne aux abois. »

Or j'écoute et me tais. Dans la nuit qu'on allume,
J'aperçois à trois pas, flagellé par le vent,
Un molosse engraisé par la voix qui transhume
De faubourg en faubourg sans parler comme avant.

Le feu clair qui jaillit du marteau mugissant,
Je les donne à mon fils -mon ogron- qui consume
Les faubourgs de Memphis qu'on nourrit de ton sang. »

Or j'écoute et me tais. L'ogre en rut se parfume
De trois fleurs de chardons ; il me dit : «Tends le cou ! »
Mon regard flamboyant s'obscurcit, brûle et fume.
-Un chien passe aboyant, je lui passe un licou.-

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le19 août 2002

1008- L'OGRON NOIR

Sur l'étoile hyaline a vogué mon ennui.
Il fredonne en pleurant la chanson argentine
Que m'apprit le pinson purpurin de la nuit
Quand chez moi vient dormir la voyelle enfantine

Je me dis en moi-même : « Au voilier, dans sa cale,
S'est couché l'orphelin qui hanta Melilla.
L'ouragan le maudit, il accourt sans escale,
Le revend sans vergogne à l'ergot du lilas.

Entendez l'ogron noir, enivré par sa fable ;
Voyez donc son voilier qui navigue à bâbord !
-Qu'est-ce alors ? dit la voix _Le visage ineffable
De l'eunuque orphelin qu'on étouffe à bâbord. »

Or mon cœur toujours pleure ; au couchant, il ressasse
La chanson argentine ; or l'ogron, l'air moqueur,
En hurlant, m'a lancé méchamment sa besace,
Me disant gouailleur : « Calme alors ma rancœur ! »
Un parfum obscurci me parvient de Cologne ;
L'ouragan le transporte, or je vois accourir
Du manoir de la nuit, l'ogron noir de Pologne
-A gémi l'orphelin qu'on prépare à mourir._

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le30 août 2002

1009-LE LEBRE A BESACE

Il arrive en criant ; je m'enfuis dans la cale
Du navire assassin qu'abrita Melilla.
L'ouragan hulula,-qui parcourt sans escale
Le dédale hyalin où rampille un lilas._

L'astre aveugle a crié : « Savez-vous donc la fable
Que rencontre en riant ce gros zèbre à bâbord ? »
Non, a dit un archange au visage ineffable :
« Du navire assassin obstruez le sabord ! »

De nouveau, l'astre aveugle a crié : « Qui ressasse
L'oraison cramoisie et funèbre en mon cœur ?
Sache alors, homme ingrat, que ce zèbre à besace
Ira tôt en géhenne où se meurt sa rancœur. »

Or j'écoute en pleurant ; mais où suis-je ? En Pologne.
Devant moi court le zèbre ; il a pleuré de mourir ;
Pourquoi donc ? Pourquoi donc ? Le relent de Cologne
L'étouffe onc ; que fait-il ? Il se met à courir.

Dans mon dos, un vieil astre a pleuré ; c'est la nuit
Purpurine où sanglote une étoile argentine
Quand un autre a crié : « Qui fleurit notre ennui ?
Qui trucidé effronté la chanson enfantine ? »

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le 30 août 2002

1010- LA FABLE DE DIABLE

Dans la nuit épaissie ou l'aurore ineffable,
J'aperçois un vieux diable en fureur, à bâbord
D'un vaisseau négrier ; il nous paît de sa fable :
« Le sultan du faubourg fuit toujours mon sabord.

Devant moi, fuit aussi, car l'occit ma rancœur ;
Mon vaisseau fend le flot au pied bot qui ressasse
Ma chanson négrière où mon vers est moqueur.

Le sultan inquiétant sur l'étang de Sologne
S'est caché dans la nuit, ayant peur de mourir ;
Mon regard fait horreur à l'émir de Pologne,
Le régent en fureur qu'on se plaît à mourir

De nos sangs rubescents, de vos corps morts d'ennui,
De vos chants déhiscent sous la lune argentine ;
Je me pais du jeune astre alourdi par la nuit.
Loin de moi, l'hymne ourdi, la chanson enfantine !

Je le jette en hurlant, au fond noir de la cale
Du vaisseau négrier que connut Melilla.
Mon sorcier, sans crier, cours les cieux sans escale
Car il offre à l'ogron malicieux un lilas. »

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le 30 août 2002

1011- LA VOIX INEFFABLE

Il retourne au logis. En pleurant, il ressasse
Le chant aigre alourdi par l'oiseau gai, moqueur.
Un soldat engourdi lui remplit sa besace
De grains noirs, purulents, attisés de rancœur.

Je regarde étonné .Des feux clairs de Pologne
Ont vomi sur le ciel ; le grand –chien va mourir,
Dit la voix que parfume un encens de Cologne.
La grande-Ourse a pleuré ; l'ogre en rut veut courir.

Dans le ciel en sanglots, humilié, dans la nuit,
J'entends vite un chant triste ; or ma harpe argentine
A saigné dans la nuit la chanson de l'ennui
Comme on saigne une aurore au rai d'or qu'on piétine.

Ah, qui vois-je alors donc ? Enchaîne dans la cale
D'un vaisseau négrier, l'orphelin de lilas
Flagellé, décrié par le vent sans escale
Et l'eunuque étourdi que connaît Melilla.

De nouveau, la voix dit,-elle était ineffable :-
« Négrier, négrier, navigue onc à bâbord
La grand-Vague océane est (par dieu !) très affable ;
Elle embrasse à coup sûr ton navire à l'abord. ?

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le30 août 2002

1012- LA BESACE DU SORCIER

Il patauge en chantant dans l'étang de Sologne
L'oiseau blanc sur ma tête aspire onc à mourir ;
Pourquoi donc ? Pourquoi donc ? Le voyou de Pologne
Le harcèle en hurlant ; de sa chair veut mourir

Les corbeaux, les vautours, les crapauds de la nuit.
Il patauge en pleurant sous l'étoile argentine.
L'oiseau blanc sur m tête a chanté son ennui
D'habiter en tremblant le faubourg qui patine;
Pourquoi donc ? Pourquoi donc ? Le marin de l'escale
D'un vaisseau négrier a volé le lilas
D'un eunuque endormi dans la nuit de la cale
Où l'a mis un ami dit Sami Guellila.

Il patauge en criant sous un astre ineffable.
Sur l'étang de Sologne, on navigue à bâbord.
Ah, qui vais-je, ô Seigneur ! Le sorcier de la fable ;
Que fait-il ? Que fait-il ? Il allume un sabord ;

Pourquoi donc ? Me dit –on. -Pour remplir sa besace
De grains ords, de sanglots, d'ergots tors, de rancœur,
De pets forts, sans accord, de propos qu'on ressasse
Au café de la mort avec flamme, avec cœur.

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le30 août 2002

1013- ETAT SECOND

Je regarde en marchant un brillant sémaphore.
Le flot sourd de la mer –qui perdit sa couleur –
Me flagelle en hurlant ; je balance une amphore
Vers le ciel lacéré ; je m'écrie : « Ô douleur ! »

Ô douleur ! dit l'oiseau que je vois en besogne.
Que fait-il ? Que fait-il ? Embarqué sur le temps,
Il rebat vieil Iblis qui maugrée et me cogne ;
Je lui jette un collier que j'arrache au printemps.

Ô seigneur ! Suis-je en rêve éveillé ? Le Parnasse
Est fleuri par le sang étoilé des passants.
Dans les flots de la seine a flotté Montparnasse.
Je m'écrie : « Ô douleur ! » sur les quais jacassants.

Sur les quais de la seine endormie en sa couche,
Je m'avance en pleurant car j'étais dans le mois
Qui moissonne orge ailée ou blé dur que l'on couche
Chez l'aède ; or j'avance en criant : « Mais c'est moi ! »

Sans le ciel bas et gris de Paris, le pourquoi
A fusé de mon chef où mon sang bout et tonne.
Ô douleur ! dit l'oiseau quand l'autour est narquois.
L'air hanté de la seine a chanté mon automne.

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le31 août 2002

1014- LE DESTIN DE L'OISEAU NOIR

Ce matin, l'oiseau noir- qui va vite en besogne-
A dormi comme un loir en brisant le printemps,
La fourmi de manoir, sur son corps, sur sa trogne,
Rampe allègre, insultant l'oiseau noir et l'autan ;

Or voilà qu'au matin, des milliers de passants
Ont foulé l'oiseau noir que connaît Montparnasse.
Le trouvère a chanté ; les oiseaux jacassants
À leur tour ont crié, les poissons dans la nasse

Une étoile a brillé, l'astre aveugle en sa couche
A chanté bruyamment ;-on était dans le mois
Où rosit l'astre éteint, où le loup se recouche
Dans un lit de satin, où s'éteint chaque émoi ;-

Même un ogre de glapi dans un champ monotone.
Assoupi, quant à moi, je me sais les pourquoi ;
Je connais cependant l'oiseau noir qui m'étonne
Par son rire émondeur, ses propos fort narquois.

Mais que vois-je alors donc ? Un ancien sémaphore,
Un éclair sur la mer, la sirène en douleur,
La murène au goulot étranglé d'une amphore,
Un navire aux abois, deux lilas sans couleur...

Ksibet el Médiouni ; ibidem, le31 août 2002

1015- SUR IMPRESSIONS (1)

Qui s'endort en ronflant au sommet du Parnasse ?
Dit un soir en tremblant l'oiseau blanc aux passants.
Je réponds : « Mallarmé qui fleurit Montparnasse,
Le quartier des latins, leurs cafés jacassants. »

Or l'oiselle est passée ; au couchant, elle accouche
D'un gros grain purpurin car elle est dans le mois
Où la fleur en douleur au purin se recouche
Et se meurt. Le pâtre est toujours en émoi

Qui s'endort en ronflant dans le creux de l'automne ?
Dit au soir l'oiseau noir. Je connais le pourquoi,
Dit l'oiseau qu'on dit sot de sa voix monotone
Le vautour, qui s'en prend à la pie, est narquois.

De très loin, j'aperçois un brillant sémaphore
Sur la mer océane où l'on crie : « ô douleur ! »
L'oiseau blanc m'interroge : « As-tu vu cette amphore ?
Est elle pleine, a-t-on dit, de trésors sans couleur. »

Non, lui dis je étonné ; tu va vite en besogne ;
Vois encor le couchant qu'on occit sous l'autan.
L'ogre en rut a grand-soif de ces Ruth ; je le cogne
Quand je vole à l'aurore en chantant sur le temps

Monastir, café Sidi Dhoub, le 4 septembre 2002

SURIMPRESSIONS (2)

Au couchant pâissant, le jour meurt en sa couche
Le hibou nous redit que l'on est dans le mois
Où l'ogron chez Chat Rond et Iblis se recouche
Quand sanglote en été l'oiseau prompt, en émoi

Un oiseau passe et crie au couchant, à l'automne
Il jacasse au ciel bas. Que son chant est narquois !
Le hibou lui redit de sa voix monotone :
« Sauras tu ? Sauras tu d'ici bas e pourquoi ? »

Brille autour du faubourg un joyeux sémaphore
Je regarde alentour car on hure : « ô douleur ! »
« Qui va là ? M'écrié je ; attrapez mon amphore !
Elle est pleine à craquer de mugets sans couleur. »

L'ogre en rut, son ogron qui vont vite en besogne
Sont venus grés de moi, se moquant de l'autan
Je maugrée ; en fureur, je les bats, je me cogne
Contre un mur de sueur où se meurt le printemps

Brusquement, j'aperçois au sommet du parnasse
Un oiseau. Je m'assois dans des bourgs je cassants
Un cadavre, éborgné, ligoté dans la nasse
D'un voleur, est livré sans vergogne aux passants.

Monastir, ibidem, le 4 septembre 2002

L'ENDEORMISSEMENT DE MALLARME

Ce matin, l'été gris cède un pas à l'automne
Un passant frémissant me demande : « Ah, pourquoi ?
Pourquoi donc brusquement, prends tu l'air monotone
Cependant qu'alentour le vautour est narquois ?

Malgré moi, je me tais. L'éborgné sémaphore
Du faubourg a cligné son feu tors .La douleur
A brûlé mes cheveux grisonnants dans l'amphore
De la haine attisée aux relents sans couleur.

Parle alors ! Me dit-il ; parle alors ! En besogne,
Je t'ai vu chaque aurore. Affalé sur le temps,
Je te vis comploter. Parle alors !sinon cogne
Le muget fatigué qui se guée au printemps !

Alarmé, je me tais .Je parcours Montparnasse ;
Or j'y vois Mallarmé pâissant, des passants...
-Le poète éploré, qui s'éprit du Parnasse,
Me dit : «Parle Ô trouvère aux versets jacassants ! »-

Alarmé, je me tais. Mallarmé se recouche
Au sommet du Parnasse où n'éclôt que l'émoi,
Le jour meurt dans le sang rubescent, sur sa couche.
L'ogre en rut a crié : « Ce septembre set à moi. »

Monastir, ibidem, le 4 septembre 2002

OFFRANDES DE GENIES LACUSTRES

Laissez-moi vous offrir des bouquets d'ancolie,
M'avait dit, ce matin un ondin de l'étang ;
Tout enfant tu te pus de la fleur de folie ;
Ton aïeul te l'a dit sur son lit, souviens-t-en !

Un lutin a rejoint cet ondin ; mais pourquoi ?
Je me sais, dit l'archange en brûlant un gros râble.
Or l'ondin fuit l'étang, brandissant un carquois.
Il me dit gouailleur : « Rejoins-moi sous l'érable

Que tu vois chaque aurore en humant le mensonge ;
Rejoins nous sous l'érable où je parle au noroît ;
Tu seras au pays des jardins où le songe
Refleurit ta cervelle, ou se meurt ton effroi ;

Rejoins-moi, rejoins-nous... »Or frémit tout mon être.
De l'ondin gouailleur j'aperçois les balzans ;
-Ah, Seigneur ! Qu'ils sont laids ! Que j'ai peur !-je sens naître
Dans mon cœur frémissant ma frayeur de deux ans.

« Mais avance à grand pas ! Tu n'as plus dix-sept ans ;
Ah, pourquoi te tais-tu ? Perds-tu donc la mémoire ?
Sache alors qu'avec moi fleuriront tes printemps ;
Le sorcier en sanglots perdra tôt son grimoire. »

Monastir, ibidem, le 4 septembre 2002

SUR IMPRESSIONS (3)

Que fais-tu ? dit l'ourson à l'ogron. Prends ce râble,
Cette épée aiguisée au charbon, ce carquois,
La ronce âcre, accouplée à l'ergot de l'érable !
Pourquoi donc te tais-tu ? Dis-moi donc ! Ô pourquoi ?

Or l'ogron se taisait ; -il se paît des mensonges.-
L'ourson fol hurle alors : « Mais j'en parle à mon roi,
Le sultan de la mort qu'on dédore en mes songes
Comme un astre éborgné qui s'adresse au noroît. »

Or tapis près d'un mur je sens geindre en mon être
Mon sang vif de trouvère emporté par les ans.
En mon cœur souffle alors un verset qui veut naître
Pour décrire un chaque où je vois les balzans

De la mort purpurine où fulmine un grimoire
De sorcier assassin –qui nous prend nos vingt ans –
L'ogre en rut de l'Fuxin .Ah, je perds la mémoire
Car mon cœur sans rancœur perd aussi ses printemps ;

Or l'ogre se saisit d'un bouquet d'ancolie
Cramoisi qu'il rejette aussitôt dans l'étang ;
J'en ai peur, par Allah ! Habité de folie,
L'ogre en rut se repaît de nos chairs, souviens-t-en !

Monastir, ibidem, le 4 septembre 2002

L'AFFOLEMENT DU SORCIER

J'ai revu dans la nuit le sorcier des mensonges.
Il parlait méchamment, en furie au noroît,
Lui disant : « Porte alors les enfants de tes songes
Chez les fils des Iblis, chez les rois de l'effroi ! »

Or j'écoute en silence ; or frémit tout mon être.
Par Allah ! le sorcier, affalé sur nos ans,
M'ai fait peur. Il voyait courroucé ma fenêtre
Que l'étoile a fermée, enfourchant ses balzans

Le sorcier prend ensuite en fureur son grimoire.
Il me dit gouailleur : « Je prendrai tes printemps. »
Je l'écoute en sanglots car je perds la mémoire ;
Ma cervelle a fumé ; je n'ai plus dix-sept ans.

Le sorcier m'offre alors un bouquet d'ancolie
Que je tresse en détresse en chantant le printemps.
Plein d'effroi, le noroît a pleuré ma folie
Que je noie en émoi dans le creux d'un étang

Où surnage un chardon détaché d'un érable.

L'ANGOISSE VISCERALE

IL avance, il a peur, en son cœur, tout son être
A tremblé dans les pleurs aux respects de ses ans.
Que voit-il dans la nuit ? Rien dit-il ; je sens naître
En mon âme, en mon cœur des sanglots de pisans.

Il avance, il a peur, en son cœur, sa mémoire
S'est fêlée au matin- mais où sont ses printemps ?
On lui dit dans le thym : « As-tu lu le grimoire
Du sorcier clandestin qui repaît nos sept ans ? »

Il avance, il a peur, en son cœur, l'ancolie
En son âme a germé. Quelqu'un dit : « Souviens-t-en ! »
Il s'en va vers la fleur qui répand la folie
On lui donne un flot bot recueilli dans l'étang

Il avance, il a peur en son cœur adorable
En son âme, il a peur. Ah, seigneur ! Mais pourquoi ?
Il avance, il ne sait. Un sorcier sous l'érable,
Sur lui jette un trait ord, retiré d'un carquois,

Du carquois de l'ogron qui se paît de mensonges
Il avance, il a peur, en son cœur les noroîts
Ont hurlé sur la fleur qu'il revoit en ses songes
Quand il est apaisé par les pleurs de ces rois

Ksibet el Médiouni, ibidem, le 5 septembre 2002

PANTOUMS BARBARES (6)

Je me meurs, le sais tu ? Le sais tu ? L'ogre existe ;
Il crevasse, en riant, de ses yeux malicieux,
Le faubourg où je meurs, qui gémit et résiste ;
Cependant l'ogre en rut a crevé jusqu'aux cieux

Je me meurs, le sais tu ? Le sais tu ? Dans sa cache,
Le serpent a sifflé dans la nuit ; un vieux saint
A soufflé sa bougie en priant ; je me cache
Pou mourir dans la peur dont je vois le dessin

Je me meurs, le sait on ? Un cri long, un humain,
A griffé le faubourg où la nuit vient à naître
L'oiseau blanc a volé. L'ogre a mis dans sa main
Le benjoin, le jasmin dont il oint sa fenêtre

Je me meurs, le sais tu ? Le sais tu ? La jonquille
Que l'aïeul a plantée au jardin des chansons,
Elle aussi, frémit, geint ; le vent perd sa béquille ;
Il demande alors donc au faubourg des rançons

Que veux tu ? Lui dit on au couchant. Il babille
Je me meurs, le sais tu ? Le sais tu, vieux garçon ?
Non, dit il étonné. Joue encor de ma bille ;
Comment crois je un trouvère affublé d'un arçon ?

Monastir, café le Monares, le 12 septembre 2002

PANTOUMS BARBARES (7)

Je regarde attentif à travers ma fenêtre ;
Qu'aperçois je, ô seigneur ! Un visage inhumain
De sorcier à gris rabougri ; je sens naître
En mon cœur sans rancœur la rancœur de demain

Je regarde attentif le sorcier qui babille
Au couchant, car il monte en bavant sur l'arçon
Attisé de la haine enflammée où habille
Son ami l'ogron noir qui trucidé un garçon,

Puis un autre à la fleur des printemps ; leur chanson
Est restée accrochée à l'ergot des jonquilles
Je regarde attentif ? Donnez lui sa rançon
A tonné l'ouragan qu'ont tanné mes béquilles

Donnez donc au sorcier (qui descend des grands cieux)
Sa rançon purpurine ; écorchée ! Elle existe
Dans le cœur des oiseaux inquiétants malicieux
Je regarde attentif. Brusquement, je résiste

En hurlant, je dis non

993-SUPPRESSIONS (1)

La danseuse élancée aujourd'hui disparue
Envoûtait ses publics ; ses gros seins, son cul long,
Ses cheveux embaumés par l'ergot de la rue
Semblaient dire aux badauds attentifs : « Reculons ! »

Les badauds s'approchaient encor plus. Un vieux juge
Retraité s'écria violemment dans la nuit
Qu'on m'accorde à l'aurore aux rais d'or un refuge !
Je préfère au cul long le chardon de l'ennui. »

Le vieux juge alors donc s'éloigna .Son Tacite
A senestre, il voyait se coucher son destin
Un crapaud sautilla sur la ronce illicite,
Coassa longuement pour le bourg clandestin

Un lutin purpurin a soufflé la chandelle
Allumée au tombeau du couchant trépassé
Ondoya vaguement dans le soir l'hirondelle
Annonçant ardemment la jeunesse au passé

La danseuse élancée a brassé la galerne ;
Or ce vent est exquis ;- brusquement, il n'est plus
La voix dit à la morte aux abois : « Sais-tu Lerne ? »
Non, répond la danseuse ; en ma tombe il plu

Monastir, café de la république le 18 septembre 2002

LA PRECOCITE DU FIS

Il promène en chantant un opus de tacite
Il apprit le latin un matin clandestin ;-
Son grand-père insistait qu'il était illicite
De savoir le latin « comme a dit le Destin ».

En cachette, il apprit le latin, devint juge
Il parla sous le chien assassin dans la nuit
En latin, il parla pour le thym sans refuge
En latin, il parla de l'ergot de l'ennui

Ce matin, il est vieux, il éteint la chandelle
Quand il pense à l'aïeul ignorant, trépassé.
Il revoit l'oiseau blanc, en émoi, l'hirondelle,
Se parfume à leurs chants qu'il conjugue au passé

L'Amandier, l'olivier bien ancré, la galerne,
Ont bercé son jeune age échancre qui n'est plus
O Seigneur ! Dans l'opus il a su l'hydre à Lerne
Et Jamais il n'eut mal ; en son cœur il a plu

Or Tacite est parti. Dans le bourg sans grand-rue,
Le Vieux juge engorgé d'x, i grecs, de q longs,
Craint toujours cependant les parfums de la rue,
Du Chardon, de Scipion qui lui dit : « Reculons ! »

Je n'ai jamais su encore pourquoi nos maîtres de l'école franco-
Arabe de Ksibet_ el- Médiouni - jour épeler q- disaient toujours
Q long (=cul long)
Monastir, ibidem, le 18 septembre 2002

FRAANFARONNADES

Au matin hyalin, cet ergot, qu'on l'adjuge !
Dit le vent purpurin, réfugié dans la nuit
L'ogre en rut s'écria : « Mais je le seul juge
Du faubourg qui se meurt sous le poids de l'ennui

Apportez en courant, apportez les chandelles
Qu'un lutin alluma dans le thym trépassé !
Abreuvez l'ogre en rut de parfums d'hirondelles !
Qu'on me laisse alors donc repenser mon passé !

Mais que vois-je, o seigneur ! Au couchant, l'hydre à Lerne
A sifflé méchamment cependant qu'il a plu
Et que vois-je encor plus ?-Des ergots de galerne
Écorcher jusqu'au sang cet encens qui n'est plus »

Or le vent purpurin s'est caché dans la rue
Faubourg à purin où l'on voit des culs longs
Caresser le chardon embrassé par la rue
Ou la ronce acariâtre ...o par Dieu ! Reculons !

A crié dans la nuit l'homme aigri, dit Tacite
On recule en priant .Un ogron clandestin
Se faufile en criant ; de sa voix illicite,
Il hulule : « Alors donc !je vous tresse un destin. »

Monastir, ibidem, le 18 septembre 2002

SURIMPRESSONS (2)

Le Sorcier du faubourg a soufflé la chandelle
Qu'Alluma mon aïeul aujourd'hui trépassé
Je M'insurge en pestant ; vient me voir l'hirondelle :
Et Au faubourg conjuguez le sorcier au passé ! »

Agacé, je me tus quand souffla la galerne
Au Faubourg endormi .Dans la nuit il a plu
Un Fantôme aux abois m'a hurlé : « Sais-tu Lerne ? »
Non, lui dis-je en émoi. « Dès ce mois tu n'es plus. »

Agacé, je me tus ; j'étais seul dans les rues
Du Faubourg déserté par des gens aux culs longs
Le Fantôme aux abois m'a donné grains de rues,
De Chardons, d'ergots blonds, puis m'a dit : « Reculons ! »

Tout En fièvre il m'a dit : « Avais-tu lu Tacite ? »
Non, Lui dis-je effarer. Qui connaît son destin ?
Moi, dit-il égaré .Mon propos est tacite
Sache Alors que demain est jour clandestin

Ô Lutin de la nuit, à ce vent qu'on adjuge
Ce Vieillard mystérieux, amant fou de la nuit !
Ô Lutin de la nuit, sache alors que je juge
Ta Race ordre, en émoi qui reboit son ennui !

Monastir, ibidem, le 18 septembre 2002

SUREMPRESSIONS (3)

Or la mer océane a vomi la galerne,
Un ondin en sortit, me disant : « Tu n'es plus »
Étonné, je lui dis : « jeune ondin, sais-tu Lerne ? »
En riant, il me dit : « le matin, il a plu »

Oui, je reste étonné ; j'ai soufflé la chandelle
Que mon père acheta dans le bourg du passé
Pourquoi donc ? Me dit-il- As-tu vu l'hirondelle
Qu'a nourrie en sa main mon aïeul trépassé ?

Oui, je reste étonné ; sache alors que le juge
De ce bourg, me dit-il-, est l'émir de la nuit ;
A lui, que l'on offre ! A lui seul, qu'on adjuge
La chanson des rançons ou le chant de l'ennui !

Dans ce bourg, me dit -il, dans ce bourg illicite,
A vécu Thucydide esseulé, clandestin
Connais-tu ? Par Allah ! le discours de Tacite ?
Je le sais en mon coeur : il maudit son destin

Écorché, les parfums de ces fleurs disparues
Dans l'opus il nous dit : « Tracez-moi des q long,
Enivrez les cieux gris des parfums de ces rues,
Des chardons, des gris-gris quand je dis : «Reculons ! »

Monastir, ibidem, le 18 septembre 2002

SUREMPRESSIONS (4)

Devant Moi vibre encore un éclair éphémère
Or Je vois trépasser le grand dieu des Andains,
Embrassant en ses bras vigoureux la chimère,
Étendu Dans un creux ou l'on teint les vieux daims

Le vent Hurlé en silence, en mon cœur comme un loup
Ô Seigneur ! Je suis seul, clandestin sur une île
Un gros chien dit hurleur me décoche un œil flou
Et L'église alors perd son affreux campanile

Sans Broncher, le clocher perd la voix. Je m'étonne
Que Le chien dit hurleur suive encore son chemin ;
Je Prête onc une oreille attentive à l'automne :
Il étend le dieu mort des grains de cumin

Ô Seigneur ! Que fait-on ?- on se paît de la fièvre ;
Un Cortège est passé, que guidait Innocent,
Ce Grand pape aussi chaud qu'un lapin ou qu'un lièvre
Mais De qui se rit-il ?-De l'aède innocent,

Dit La voix angélique à travers les halliers
Qu'aperçois- je, o par Dieu ! Nos maisons en décombre
Nos faubourgs fracassés, d'effrayants cavaliers,
Piétinant Méchamment les fretins et les scombres...

Ksibet- el - Médiouni, café du port, le 23 septembre 2002

MENACES DE L'OISEAU GRIS

L'ogre en rut a hurlé méchamment sur mon île
Son cri long est semblable à celui d'un vieux loup
Le prier a pris peur sur son haut campanile
Brusquement, au minbar notre iman eut l'œil flou

Je prends peur en mon cœur car je pleure en automne ;
Qu'il est long cet automne ou je perd mon chemin !
L'oiseau gris sur mon chef rabougri pleure et tonne :
« Je prendrai la fleur rouge accrochée au jasmin ;

Dés ce soir, j'irai voir le pays de la fièvre
Que répand en chantant le saint pape Innocent
J'occirai dans la honte étoilée un gros lièvre
Et l'encens hyalin dans le sang innocent ;

Or je sais que le reître abreuvé de chimère
Gémira longuement comme a geint le gros daim
Que troqua le chasseur à la flèche éphémère,
Agriffée aux lueurs de la crèche au dédain. »

Ksibet -el- Médiouni, café du port, le 23 septembre 2002

LES DEUX FONTOMES

Entend-on les pleurs longs des violons de automne ?
On Entend le frelon, un aiglon de cumin,
Le Corbeau, le hibou qui hulule- et m'étonne
Chaque instant à l'autan où s'éclaire un jasmin

Étends-tu les pleures tus, les sanglots de la fièvre ?
Je savoure aux printemps les chants gris d'Innocent
Qui me parle en dansant dans le sang d'un vieux lièvre
Qu'il occit. Comme on scie un chevreuil innocent

Entend- ton le bourdon qu'on vomit les décombres ?
On entend les cris longs d'effrayants cavaliers
Dont La main griffe encor les ergots des concombres
La Fleur grise aux abois, dans les crocs des halliers.

Au matin entends-tu les chansons éphémères ?
Ah, J'entends le pinson adoré par l'andain,
Le Griffon, le djinon, le chardon des chimères
Ô Seigneur ! Que ces yeux sont gravés de dédain !

Au Couchant entend-on l'alizé de mon île ?
En Grinchant, le python irisé, le vieux loup
Ont brisé la chanson du joyeux campanile ;
Enfoncé, je reste onc abruti comme un clou

Ksibet - el- Médiouni, café des sportifs, le 24 septembre 2002

EXPECTATIVE SURPRENANT

Au lointain siffle encor l'oiseau tors de la fièvre
L'oiseau tors appartient au grand pape Innocent
Qui le lâche en fureur pour griffer le beau lièvre,
Le lapin qui chevauche un chevreuil innocent,

Or voila que l'oiseau s'est gravé des décombres
De la ville endormie au détour de halliers
Le grand pape Innocent, en croquant nos concombres,
A poussé dans le sang trois fois cent cavaliers ;

Ils étaient emportés sur la flamme éphémère
Qu'entretient en dansant le sorcier des andains
Je regarde étonné s'envoler la chimère
Sur une aile hyalin épinglée à deux daims

Étonné je regarde encagé sur mon île
Qu'aperçois- je, o seigneur !-Innocent mange un loup,
Un renard glapissant ; un piteux campanile
Ou s'ébat capiteux un autour à l'œil flou

Émouvant, me parvient le sanglot de l'automne
Sur mon île, esseulé, je poursuis mon chemin
De la honte essaimée au faubourg. Je m'étonne
Que fleurisse encor vite alentour le jasmin

Monastir, café de la république, le 25 septembre 2002

PANTOUMS BARBARES (1)

Dans La nuit ont hurlé cent vingt-neuf cavaliers
Or Hulule un hibou sous l'ergot des décombres
Qui va là ? dit l'ogron à travers les halliers ;
Tais-toi donc ! Lui dit-on, écorcheur de concombres !

Qui va là ? dit l'ogron du sentier de la fièvre
Tais-toi donc ! Lui dit-on. Le vieux pape Innocent
Mangé ce matin un martin plus un lièvre
Qui chevauche un chevreuil orphelin, Innocent

Dans la nuit a frémi le violon de l'automne ;
Or l'ogron équeuté, poursuivant son chemin,
A Redit : « Qui va là ? Qui va là ? » Je m'étonne
Que le vent lui réponde : « Occis-tu ce jasmin,

Ce lilas, ce cumin que je vois sur ton île ? »
Tais-toi donc ! Lui dit-on Mais qui parle ?- un vieux loup !
Je hulule étonné .Dans un vieux campanile,
J'aperçois un évêque équivoque, à l'œil flou

Qui va là ? dit le vent sur ses gonds. La chimère
A Volé dans les cieus sans essieux des Andains
Le Sorcier furibond, à la science éphémère,
Lui Répond : « l'ogre en rut qui se paît de nos daims ? »

Monastir, café leptis, le 25 septembre 2002

LA PEUR DU RENARD

Dans le soir le dragon a perdu la mémoire ;
Le sorcier l'a griffé, l'ânon brait, l'ourson mord,
Le renard agriffé- dans le soir qui se moire,-
A glapi longuement : « J'ai grand-peur de la mort ;

Oui, je crains son parfum qui vous oint, me corrode
Le regard, le museau que je fourre au tombeau
De la nuit assassine ou le vent qui maraude
Vous occit. En chantant les versets de Rimbaud

As-tu peur de son chant alléchant ?-Accoutume
Ton oreille à ses crocs purulents, longs et noirs !
Je prends, je prends peur ; ce rôdeur est posthume ;
Il retient par le fer d'effrayants tamanoirs ;

Ainsi donc je glapis quand le vent barytonne ;
Pourquoi donc ? Direz-vous, le regard éploré
Je vous dis que je geins quand l'ogron nous entonne
La chanson estropiée ou le chant défloré ;

C'est alors que je fuis m'abreuvant de ce robre
Que me sert le djinon à deux pas d'un rocher
L'ogre en rut cependant, qui se paît de l'opprobre,
M'a suivi, je le fuis ; ou vent-il m'accrocher ... »

Ksibet- el- Médiouni, café du port, le 27 septembre 2002

LE COUPLE MAUDIT

Qui va Là ? dit l'oiselle à l'ânon qui maraude
Au vergé Défloré par la nuit du tombeau
Or Le vent tourmenté, qui flagelle et corrode,
Lui Répond : « c'est Verlaine appuyé sur Rimbaud ;

Sais-tu donc que ce couple avait pris pour coutume
De Vaguer dans la nuit éborgnée, aux rais noirs ?
De Chanter le regard vaporeux, en costume
Échancré par les crocs d'inquiétants tamanoirs ?

Verlaine erre, _il chantonne ; or Rimbaud barytonne
La nuit marche en sanglots, l'astre en rut éploré
A Glissé sur l'essieu des grands cieux ; il entonne
Le chant aigre, hyalin du sorcier défloré ;

Lui répond avec joie en jouant au doux robre,
Un ogron à l'œil prompt, du sommet d'un rocher ;
Il chantonne un vieil air aux relents de l'opprobre,
Car il veut de vos fleurs les sanglots décrocher

Mais voilà que la gardé la mémoire
De ce soir qu'on occit,- a-t-on peur de la mort ?-
Je m'adresse à l'oiselle, au flot noir qui se moire,
A l'autour, au vautour de manoir qui vous mord. »

Ksibet -el- Médiouni, ibidem, le 27 septembre 2002

PANTOUMS BARBARES (2)
(Où le couple maudit)

Il s'accroche à pas lent, il s'accroche aux coutumes
Des aïeux - qu'il sait pieux- écartés des manoirs
Seigneuriaux, émiraux ; il revêt les costumes
Parfumés de benjoin pour l'oiselle aux chants noirs

Il avance à pas lent quand le vent barytonne
Dans le ciel vaste et noir, au regard éploré,
Il revoit le grand chien en courroux ; il entonne
L'hymne ancien, cristallin, hyalin, défloré

Le dragon furibond chante alors de l'opprobre
La chanson purpurine où viendra s'accrocher
L'ogre en rut. Cependant que l'ogron joue au robre,
La grande- ourse aux abois s'approche onc du rocher

Où se cache un griffon dont se perd la mémoire
Le dragon furibond, dans le vent qui le mord,
Fait un bond, crie enfin : « Mais qui prend le grimoire
Du sorcier du levant embaumé comme un mort ? »

L'ogre en rut cependant, dans le vent qui maraude,
Ne dit rien, ne dit rien ; dans la nuit du tombeau,
Il revoit- est-il sur ?- le sorcier qui taraude
Des versets encensés de Verlaine et Rimbaud

Ksibet- el -Médiouni, ibidem, le 27 septembre 2002

INTERROGATIONS BRULANTES
(Ou le couple infernal)

Qu'Entends-tu dans la nuit au vieil astre éploré ?
Dans La nuit l'ouragan des brigands barytonne
Qu'entends-tu plus encor dans le ciel défloré ?
Le Pas tu, très distors et le pleur de l'automne

Qu'entends-tu dans le soir allaité par l'opprobre ?
Un Chant bu d'encensoir qui survole un rocher
Qu'entends-tu plus encor ? Le bruit ord du vieux robre,
L'ogre en rut qui de nous veut d'abord s'approcher

Qu'entends-tu dans la nuit que l'on sait sans mémoire ?
Le Sorcier sans grimoire a troqué son vieux mors
Contre un tors oiseau noir avec l'eau qui se moire
Dans L'aurore aux rais d'or où se meurt le remords

Qu'entends-tu dans le soir ? Le grand chien nous corrode
Son ami, l'ogron noir a brûlé le tombeau
Où s'endort le condor dans la nuit qui taraude
Les os tors de Verlaine agriffé par Rimbaud

Qu'entends-tu dans la nuit qui revêt son costume,
Vaporeux qu'a tressé le nuage aux crocs noirs ?
La chanson du rôdeur qui reboit l'amertume,
Le parfum purpurin des affreux tamanoirs

Monastir, café leptis, le 27 septembre 2002

SUREMPRESSIONS (5)
(Ou la pléiade des aèdes)
Au grand poète louis Delorme

Au couchant mon ami le sorcier joue au robre
Sans grimoire, il hulule, écorchant le rocher
De la mort purpurine ou je vois que l'opprobre
A fleuri dans le bourg qu'on me veut approcher

Pourquoi donc ? Me dit-on dans le soir qui se moire
Éhonté, je réponds dans le vent qui me mord :
«Qui reprit du sorcier émacié le grimoire
A jeté par Allah ! L'ergot lourd de son mors ;

Sache alors, homme injuste, assassin, qui taraudes
Les os blancs de l'aède amoureux du tombeau,
Que ce vent hyalin, très mouvant, qui maraude,
Est l'ami de l'Orgon, égorgeur de Rimbaud,

De Verlaine au flanc creux- ce rôdeur est posthume,
De Nerval, d'Argon, de Delorme aux doigts noirs,
Parfumés grâce à l'encre ou s'écrit l'amertume
Qu'ils ont bue à longs traits sous des feux d'éteignoirs

Pourquoi donc ? Me dit-on- Devant moi barytonne
Une ogresse engrossée au visage éploré
Non, répond mon ami, c'est le chant de l'automne,
De l'automne en sanglots, au gosier défloré

Monastir, ibidem, le 27 septembre 2002

JUREMENT (1)

En commémoration du 3eme anniversaire de l'Intifada II

Connais-tu, vieil ami, le pays où l'on tue
Une Abeille écorchée, en sanglots dans les fleurs ?
Oui, chat Rond dans le sang et le feu perpétue
Les Longs crocs ancestraux, retrempés dans nos pleurs,

Les pleurs des enfants que l'on voit sans culotte,
Orphelins, assoiffés, pieds griffés, noirs, affreux
Connais-tu, vieil ami, le tueur de hulotte ?
C'Est chat rond ; il esquisse un curieux vol de freux

En Mon cœur tout en pleurs qui s'écoeure, en en mon âme,
Je Maudis ce chat rond, ces brûleurs de varech,
D'Olivier que bénit le seigneur...Et d'igname
-en Mon âme, en mon cœur, je maudis moubarek ;

Pourquoi donc ? Me dit -on.-ils ont pris dans leurs mailles
Nos Enfants orphelins, nos vieillards sans collet,
Nos Faubourgs, éventrés, nos sueurs, nos aumailles ;
Ah, Chat Rond, avec joie, entretient son follet

A L'aurore aux rais d'or, par Allah ! Il succombe,
Il Perdra, sous nos coups redoublés, son essor
Je Vous dis qu'il mourra, par Allah ! Dans la combe
Où Le puits purulent dont jamais il ne sort

Ksibet- el Médiouni, café du port, le 28 septembre 2002

LA FROUSSE DU REITRE

Vieil ami, qui hulule au matin ? – la hulotte
Non, répond un Ogron sur un ton rude, affreux
C'est le reître éreinté qui s'enfuit sans culotte
Un chaton de chat Rond qui corrompt comme un freux ;

Il a peur, il s'enfuit, il a peur en son âme
Du lanceur de cailloux qui se paît de varech,
De pain sec- s'il en a, - Du grain noir de l'igname ...
Tremblotant, il maudit le sultan Moubarek,

Le vieux roi Childéric, possesseur des aumailles,
L'empereur d'Amérique, allumeur de follet,
Un émir en fureur...qui l'ont pris dans leurs mailles,
Dans leur cage en acier, lacérant son mollet

Or son frère aguerrri s'est caché dans la combe
Ou se terre effrayé le corbeau sans essor ;
Il connaît le lanceur : sous sa pierre, il succombe
Le vent siffle en fureur, il le laisse à son sort

D'assassin d'agora qui toujours perpétue
La Thora, le talmud, se moquant de nos pleurs
Le lanceur de cailloux- dont chat rond accentue
La misère- a garni nos maisons de ses fleurs

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 28 septembre 2022

PANTOUMS BARBARES (3)

J'ai Planté ce matin une olive, une igname ;
J'ai Péché le fretin parfumé de varech ;
En Mon cœur refroidi, brusquement, en mon âme,
J'ai maudit par trois fois le sournois moubarek

Le sultan moubarek a repris dans ses mailles
Mon ami, le lanceur de cailloux, sans collet
Je le sais opulent- car des aumailles ;
Allumer de tison, écorcheur de mollet

J'ai planté ce matin un ergot dans la combe
Où le feu brûle encor le condor sans essor
On me dit- un lutin dans le thym- : Il succombe
Ce condor au bec ord qui se paît de ton sort

Je regarde alentour. Le vautour perpétue
Tous ses us assassins de nos bourgs, de nos fleurs.
Je regarde alentour. Près de moi, l'autour tue
Un enfant orphelin, hyalin, tout en pleurs.

Je regarde alentour un chasseur de hulotte
Vient me dire : « o trouvère, as- tu vu tous ces freux ? »
Non, lui dis-je en sanglots. « Enlève onc ta culotte,
Tu sauras à coup sur que leurs chants sont affreux ? »

Ksibet- el, Médiouni, ibidem, le 28 septembre 2002

SUREMPRESSIONS (6)

Je souris, l'oiseau passe ; or le prend dans ses mailles
Un chasseur qui trépassé effrayé, sans collet
Je souris, le berger, surveillant ses aumailles
Me dit gris : « Allume onc pour nous deux un follet ! »

Je souris, je rigole en voyant dans la combe
S'écouler un oued, roucouler sans essor
Un condor assassin. A l'aurore, il succombe
Sous des coups purpurins, je le laisse à son sort

Je souris aux rais d'or ; le matin s'accentue ;
Devant moi, chante alors Maldoror dans les fleurs.
Je souris davantage aux rais d'or ; or on tue
Devant moi le vieillard en émoi sous ses pleurs

Il sanglote alors donc ; passe alors la hulotte
Devant moi, j'aperçois un curieux vol de freux
Le vent gai, gouailleur, en sifflant déculotte
Le guerrier tirailleur, le terrier dit l'affreux

Je souris au vent gai, je souris en mon âme
Devant moi, le pêcheur a trié son varech,
Car, il va ramasser le parfum de l'igname
Qu'a volé par un soir le maudit moubarek

Ksibet- el- Médiouni, café des sportifs, le 28 septembre 2002

JUREMENT (2)

Par Les monts, par les vaux, par les rocs, par les combes,
Je Divague en pleurant ; j'ai perdu mon essor,
Car chat rond miaule encor ; sous ses coups je succombe
Je jure onc par Allah que funestes est son sort

Le rocher est sacré mais chat rond nous y tue ;
Il éventre, avec nous, nos jardins tout en fleurs
Son ami, le chien roux, ma misère accentue ;
Je jure onc par Allah que précieux sont nos pleurs

Je jure onc par Allah qu'il perdra sa culotte
Par Allah ! S'en iront les chats Ronds, les vieux freux,
Les vautours, les ogrons, les tueurs de hulotte
Ils mourront dans le sang leurs destins sont affreux

En mon cœur écorché par leurs crocs, en mon âme,
Il a chu des pleurs drus : ces brûleurs de varech
Demain soir goûteront aux grains de l'igname ;
Avec eux s'en ira le maudit moubarek ;

Je jure onc par Allah qu'ils seront dans nos mailles
Dans nos bourgs chantera dans la joie un follet
Nos enfants orphelins reprendront leurs aumailles,
Des voleurs, des intrus trancheront le collet

Ksibet- el- Médiouni, le 28 septembre 2002

VELLEITE DETREINTE

Dans le soir en souffrance a marché sur la sente
Le sorcier sans gri- gri. Le cri las d'un trémail
A giflé le ciel bas sous l'étoile en descente ;
Pendant que le chien mord encor mon émail ;

Or l'ogron à l'œil prompt a brisé des récifs
L'ogre en rut, hulule au ciel bas, se fendille
Le pied tors, sante alors sur les flots agressifs
Quand le feu brûle encor du figuier la brindille

L'ogre en rut qui hulule a mordu le pétale
Du sorcier sans gri- gri l'on voit dans le vent
Divaguer follement, une odeur végétale
Sous les- crocs déclarant : « je serai ton servent

Or je reste ébahi car un vol de sarcelles
Me rebat le regard ; un collier de galets
Est jeté sur mon chef ; le ciel bas étincelle,
Le feu brûle au ciel bas qui corrompt ses ballets

Car l'ogron à l'œil prompt est griffé par l'attente
Du vieil ours malappris qui pétrit du pain noir
Pour sa sœur, la grande -ourse assassine, et sa tante
Que le vent de la mort vent éteindre au manoir

Ksibet- el- Médiouni, café du port, le 30 septembre 2002

SUREMPRESSIO NS (7)

Du Figuier étêté l'ogron prend la brindille ;
Il La jette en hurlant contre un flanc de récif
Un ondin en sanglots, dans le flot qu'il fendille,
Lance alors vers l'ogron un juron agressif

Dans le ciel purpurin, une odeur végétale
Se répand en sifflant .Sur le flanc, dans le vent,
A crié méchamment, lacérant un pétale
De lilas, l'ogre en rut équeuté, très mouvant

D'une olive aux abois, j'aperçois des ballets
De lutins, de djinons, de tisons. Étincelle
Mon regard fatigué. Vois alors ces galets,
Me dit l'ogre en riant qui vomit des sarcelles

Dans le ciel purpurin, le grand- chien en attente
Clabaude onc au matin ; il pétrit le pain noir
De la honte étoilée, accroché à la tente
Du dragon furibond, du seigneur sans manoir

Devant moi, je regarde attentif : sur la sente
Lactescente, en sanglots, j'entrevois le trémail
Dans les acérés- de la mer mugissante
Le ciel verse un pleur dru car son émail

Ksibet- el- Médiouni, ibidem

DIVAGATION DE L'OURSON

Or la pluie était chante ; une odeur végétale
Envahit le faubourg endormi dans le vent
Le ciel vaste et profond- qui perdit son pétale
En sanglots déclara : « Suis-je encore émouvant ? »

Le grand- chien répondit : « Vois ce vol de sarcelle,
Ces dragons, ces ogrons ; interromps leurs ballets,
Tu verras vite alors sautiller l'étincelle
A travers le faubourg de galets en galets

Le sorcier de la nuit, dans le feu de l'attente,
Par mégarde oublia de pétrir le pain noir
Son ami, l'ogre en rut, dont mourut la grande- tante,
Lui donna le vieux luth de l'ourson, l'éteignoir

Mais l'ourson ne dit rien ; il marcha dans la sente
Des errants- délaissés par la main du trémaïl ;
Il marcha plus encore, enjamba la descente
Séparant le blé d'or à sa dextre et l'émaïl

Il marcha plus encore, il trouva la brindille
Que troqua le lutin contre un grain de récif ;
Il la prit en pleurant au matin que fendille ;
Le sorcier de la nuit de son doigt agressif

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 30 septembre 2002

PANTOUMS BARBARES (4)

D'Une étoile affolée a volé la sarcelle
De l'émir de Palmyre ou je romps les ballets
Dés autour purpurins dont le bec étincelle
Sur le choc dur et sec d'un collier de galets

Or l'étoile affolée est restée en attente
Dans un coin du ciel triste ou pétrit un pain noir
Un lutin orphelin dont le père ou la tante
Souffle encore au matin dans un long entonnoir

Les autours purpurins ont quitté tous la sente
Où divague en pleurant le dragon sans trémaïl
Le lutin orphelin, de sa main impuissante,
Veut griffer le satin de l'étoile et l'émaïl

Mais voila que l'ourson a repris la brindille
De l'ogron assassin, amoureux des récifs
En courroux, l'ogre zen rut, s'avance onc, il fendille
Nuit d'opale, astre éteint, de ses chants agressifs

C'est alors qu'un condor a sifflé dans le vent
Dans le ciel s'éparpille une odeur végétale
Près de moi, j'aperçois, dans un geste émouvant,
Un enfant en émoi qui vomit un pétale

Monastir, café de la République, le 1^{er} octobre 2002

LA FIN STUPIDE DU SEIGNEUR

Un seigneur féodal a quitté son manoir
Il s'enfuit loin du bourg, il a peur de l'attente
Son vieux serf le rattrape, à la main un pain noir
« Prends ce pain, o seigneur ! Où vas-tu ? ». Chez ma tante

Le seigneur qui s'enfuit voit un vol de sarcelle
Dans le ciel plein de nuit, s'interrompt le ballet
Des oiseaux aux becs ords. Le seigneur, que harcèle
La grande-père de l'attente, aperçoit le galet

Que lui jette une étoile à l'odeur végétale
Il à peur, il a peur, il s'enfuit dans le vent
Son vieux serf le poursuit, il lui lance un pétale
De l'étoile orpheline au regard émouvant

Le seigneur court toujours, or il tient la brindille
Que lui lance un servent au regard agressif
Le seigneur court toujours, plonge au flot qu'il fendille,
Il se noie aussitôt, il s'accroche au récif ;

C'est enfin qu'il gémit. Le soleil de la sente
L'aperçoit, ne dit rien ; il envoie un trémail,
Le trémail aérien de la sente en descente
Ou l'on glisse râlant, en pendant son émail

Monastir, ibidem, le 1^{er} octobre 202

SUREMPRESSIONS (8)

Il Allume en chantant le fanal de l'absence
Quand se meurt la sueur échançrée au bossoir
Le djinon lui dit donc : « Sache alors que j'encense
L'ergot noir, la lueur de jeu dans le soir ! »

Or la nuit pleure encore, odorant la résine ;
Elle a peur, elle aussi, des oiseaux,- ces galants,
Du vent fou, du grand- Chien dont la chienne en gésine
Etait morte en hurlant aux marais dits salants

Dans le ciel passe alors en criant, l'âme errante
De l'aède amoureux qu'a tué le remords
Quand la nuit en sanglots, aux abois, murmurante
A pleuré plus encore, la couleur de la mort

Un trouvère, à l'aurore, a cédé le passage
Au pivert aux rais d'or que l'on voit au ponant
Ondoyer comme un flot en en chantant : « Je suis sage ;
Donnez-moi cependant un dinar bedonnant. »

Je regarde attentif, devant moi, sur les moles
De la nuit éplorée ou s'accroche en tremblant
Le pêcheur de l'ennui qui revient des deux pôles
Je suis seul sous l'étoile où se perd mon pain blanc

Monastir, café sidi-dhouib, le 2 octobre 2002

LE PONANT

Au matin grisonnant, une odeur de résine
Envahit le faubourg où réside un galant ;
Ce galant s'en plaint fort, son épouse en gésine
A perdu l'âme un soir quand le vent fut ballant

La pie orde est passée à travers l'âme errante
D'un lutin assassin, amoureux de la mort
Qu'il offrait en chantant dans la nuit murmurante
Aux voisins qu'il voyait sans regret ne remords

Le hibou hululant, le hibou qu'on dit sage,
Ne fait rien ; plein d'horreur, il repense au ponant
Ou s'occit dans la peur un oiseau de passage
Qui l'occit ?- l'égorgeur du faubourg étonnant

Je m'avance à pas lent ; suis- je alors sur un mole ?
Non, répond la pied orde, à la serre un pain blanc ;
Ô poursuis ton chemin qui conduit vers le pole
De honte ou s'ébat un ourson hululant

Je m'arrête enfin donc ; la chanson de l'absence
Me rebat les tympanes comme un cri dans le soir
L'âme errante un lutin de benjoin nous encense
Quand repasse un marin amoureux du bossoir

Monastir, ibidem, le 2 octobre 2002

LES PARFUMS DU SANG

Le Jour meurt, la nuit geint sur la mer murmurante
Devant moi, fume encor le parfum de la mort
Quand divague en hurlant, en sueur, l'âme errante
D'un marin englouti par le flot sans remords

Dans le ciel, le dragon lance un chant étonnant ;
L'ânon gris un braiment ; l'ourson dit qu'il est sage
L'ogre en rut- lourd d'encens- quitte alors le ponant ;
Il trucidé en dansant des oiseaux de passage

Le regarde étonné l'ogre en rut sur le mole
De la mort purpurine ou se perd mon pain blanc ;
Mais que vois-je alors donc ?- Du sang blanc sous le pole,
Du sang blanc que je lave en sanglots, en tremblant

C'est le sang de l'enfant orphelin qu'on encense
Des bruits lourds des canons que j'entends dans le soir ;
C'est le sang de l'aïeul parfumé par l'absence ;
C'est le sang du glaïeul qu'écrabouille un bossoir

Or le pas suspendu, je hume onc la résine
Qui s'épand sur mon chef que parfume un galant
Qui, le pas suspendu, j'aperçois la lésine
La rancœur accrochée à l'ergot d'un palan

Monastir, ibidem, le 2 octobre 2002

PANTOUMS BARBARES (5)
(Ou la sirène aux abois)

Il annonce en criant dans la nuit : « Elle est sage
La sirène aux abois accrochée au ponant
Où se niche en sanglots un oiseau de passage
Qui se paît de vos pleurs au frisson étonnant. »

Il annonce en criant dans la nuit, sous le pole
« Elle est sage, aux abois, la sirène au cou blanc
Regardez ! Elle est triste ; épinglée au long mole
Du ponant, elle entonne un chant aigre et brûlant »

Il annonce en criant dans la nuit en gésine :
« Elle est sage, aux abois ; aux marais dits salants,
Elle enfonce un clou bas, barbouillé de résine
Pour l'offrir aux amants de la mer, aux galants. »

Il annonce en criant dans la nuit murmurante :
« Elle est sage, aux abois ; elle avale un remords ;
Pourquoi donc ? Direz-vous-. Elle a tu l'âme errante
De l'Hellène, chamarré par la mort. »

Monastir, café de la République, le 3 octobre 2002

LES DRAGONS DU PONANT

Dans Le soir hululant, je m'avance à pas lent
Un ogron a lancé son regard sur le pole
De la nuit murmurante ; or je perds mon pain blanc
Que vient prendre en criant un ourson du grand mole

Le jour meurt sur ses pleurs ; le parfum de l'absence
M'a grisé dans le soir comme un grain d'encensoir
Qui va là ? Me dit-on.- c'est l'ondin qui m'encense
De sont vent très mouvant qui ressort d'un bossoir

De la nuit purpurine où je vois la lésine
Accourir promptement dans le croc d'un palan
Je m'étonne en pleurant ; je vomis la résine
Que secrète en hurlant l'ouragan brimbalant

Sous l'étoile émouvant, en émoi, murmurante,
J'aperçois le dragon qui vomit le remords ;
C'est alors que descend dans le sang l'âme errante
Le grand- chien assassin, amoureux de la mort

Or l'envol suspendu, l'oiseau blanc, qu'on sait sage,
A Lancé brusquement un chant vague, étonnant
Le hibou l'entendit ; il céda le passage
Aux dragons, aux doigts prompts, parvenus du ponant

Monastir, ibidem, le 3 octobre 2002

LE DÉLIRE DU MARIN

La voilure ébréchée, accrochée au navire
Vend au vent émouvant, enfoncé dans le grès
Le trépas nonchalant, purulent qui chavire
Du côté des marins effarés par l'agrès

Or le vent émouvant a bercé Syracuse,
La Sicile endormie au simoun enragé
Un marin égaré s'écria : « Je récuse,
Ce destin qu'on réserve au piteux naufragé ;

Oyez-moi, loups des mers ! Refusez ces arrois
De la mort dite amère ! Ah, sachez que l'on m'aime
Au gourbi, mon foyer en pisé, sans parois !
Mon épouse amoureuse... »- Il se parle à lui-même.-

Il délire, o seigneur ! Du sang noir à la bouche,
Il s'adresse aux marins devant qui le Léthé
Brille alors ; son éclat de sang ord les embouche
Il s'éploré, il a chaud : « Suis- je alors allaite ? »

Ce matin en délire a crié : « Sur ma stèle,
Inscrivez mon surnom le pêcheur du corail,
Ici -gît ; et ma nuit du tombeau, que constelle
Mon sommeil bleu pastel, n'aura pas de vitrail. »

Ksibet- el – Médiouni, café du Port, le 4 octobre 2002

REMINISCENCES FLUCTUANTES

Hiéron, le tyran que reprend Syracuse,
A Crié ce matin: "L'ouragan enragé
A brisé mon navire irisé, donc j'accuse
Le destin clandestin, non le flot naufragé."

Hasdrubal l'aperçoit. Il se parle à lui-même
Se- dit; il en rit. Qu'on lui donne un arroi!
Ô soldat aguerrir, par ici! Mais qui m'aime?
Moi, grand chef!- Crépis donc de ce vent la paroi!

Le soldat ébahi ne dit mot. Dans sa bouche,
Il s'écoule un pus ord que vomit le léthé.
Hasdrubal s'en étonne; en sanglots, il l'embouche;
Fasse, ô bâl! Que ce soit le parfum de l'été!

Mais voilà qu'Élyssa, dans la mer au corail,
Dévoila brusquement le récif que constelle
Un oursin assassin, dans la bouche un vitrail
D'Ancien temple égyptien dépouillé de la stèle

Où le nom du suffète est gravé dans le grès;
Le granit! Dit l'ondin qui conduit un navire;
Le zénith d'Hasdrubal monte alors sur l'agrès;
Ballotté par le vent émouvant qui chavire.

Ksibet -el- Médiouni, ibidem, le 4 octobre 2002

SUREMPRESSIONS (9)

Sous le vieux sycamore, il parle à lui-même.
Au gourbi qu'il habite ébranlé, sans parois,
Son épouse en sanglots lui redit: "Mais on m'aime;
Cesse alors de m'aimer; le vent prend mes arrois."

Il l'écoute en silence, un grumeau dans la bouche,
Un grumeau de sang noir que vomit le Léthé
Je l'écoute en silence; or le vent j'embouche
Me rappelle-en hurlant- qu'on le vend à l'été.

Au gourbi qu'il habite, il m'a dit : « Qui constelle
Le ciel vaste et profond, parsemé de corail ? »
Je fourbis mon fusil, je m'assieds sur la stèle
Que le vent a fixée au rai d'or d'un vitrail.

Ce ciel vaste et profond enveloppe un navire
Où s'émeut cette épouse accrochée à l'agrès
Ô Seigneur ! Que fait-il ? Dans le flot, il chavire,
Sur des crocs très subtils, tailladés dans le grès.

Ô Seigneur ! En naufrage, il revoit Syracuse,
Les pays des aïeux où le vent enragé
Noie encor méchamment l'ogre en rut qu'il accuse
De laisser s'engloutir le faubourg outragé.

Ksibet- el -Médiouni, café des sportifs, le 5 octobre 2002

SUREMPRESSIONS (10)

Or Je perds, au pied pers du figuier de l'été
Ma sandale en satin. Le parfum de ma bouche
Mon tarbouche hyalin .Un serpent du Léthé
Siffle alors au matin, mordillant ma babouche.

Je me tords au pied tors du figuier qui constelle
Le champ gras où je vois des âniers de corail ;
Je hulule ardemment : » qui transcrit sur la stèle
De la bulle acariâtre un parâtre en vitrail ? »

Je ne sais, dit le vent en jouant d'un navire
Qui divague en sanglots, blasphémant ses agrès ;
Je ne sais, dit la pluie émouvante, on chavire
Sous les pleurs purpurins qui sont chants sur les grès.

De la mer océane où se meurt Syracuse
Que dis -tu ? dit le vent au couchant naufragé.
Simplement qu'au faubourg trébuchant, on t'accuse
De jouer au guerrier pacifique, outragé.

Quant à moi, je ne sais qui se parle à lui-même ;
Est-ce alors le vent gris qu'amaigris son arroi ?
Est-ce alors le pleur dru de l'amour que je sème ?
Est-ce alors le berger du gourbi sans paroi ?

Ksibet El Médiouni, ibidem, le 5 octobre 2002

LE COUPLE MAUDIT (1)

Le corbeau ce matin s'est garé sur la stèle
Du tombeau de la mer amarré- qui constelle
Or Rimbaud triste, amer, chamarré qui constelle
La nuit orde, égarée, - a repeint le vitrail.

De l'église anglicane où je perds mon tarbouche
Quand Elise en sanglots dans le flot du Léthé
Fait un pas nonchalant en mettant dans sa bouche
Le parfum du trépas hululant de l'été.

Mais l'époux de Rimbaud- qui se parle à lui-même-
A prié le corbeau de lui taire un arroi.
L'oiseau noir répond non ! Rimbaud crie : « Ah, qui m'aime ? »
Or Verlaine a dit « Moi ! Suis alors non charroi ; »

Rimbaud donc de plaisir a maudit Syracuse,
L'ouragan inquiétant, le flot tors, enragé,
Le brigand chez Satan, le condor qui l'accuse
De l'avoir – au printemps, au lavoir, -outragé.

Mais Verlaine a crié : « j'ai brisé mon navire
Contre un flanc de récif tailladé dans le grès,
Le corail agressif, le trémail qui chavire,
Le chardon, l'or mussif, la mitraille et l'agrès. »

Ksibet-El-Médiouni, ibidem, le 5 octobre 2002

(1078) LES DEUX AMIS

Vois-tu donc, vieil ami, cet éclair qui déferle
Sur la gouffre endormi par le flot sous-marin ?
Non, dit-il, cet éclair purpurin, je le ferle
Dans mes bras vigoureux aussi durs que l'airain ;

Je m'en vais aussitôt divaguer sur les dunes ;
Y chantonne au vieux gué du couchant le griot ;
Je pardonne à mon tour au pâtre des sept thunes
Quand paraît une étoile orpheline à Rio.

Que veux-tu que je voie, ô trouvère orphelin ?
Ton éclair, qui déferle enroulé dans les toiles
De la nuit de la tombe, a griffé l'île au lin,
L'île à l'huile hyaline, accrochée aux étoiles.

Je m'en vais par la suite aux îlots de la Sonde
Sur les flots des îlots, je *chevauche* un requin...
Que dis-tu, vieil ami ?- Sache alors que je sonde.
Ton grand cœur sans rancœur aussi clair qu'un sequin

Et ton âme étoilée, embaumée, à travers
Mon trémail de rubis, mon émail en javelle,
Ce vieux van émouvant que je perds en hiver,
Ma chanson de pivert que le vent échelle.

Ksibet -el - Médiouni, café du Port, le 6 octobre 2002

(1079) VELLE DE GRIOT

Que fait-il au couchant rougissant sur les dunes ?
Où va-tu-il d'un pas lent, abourdi, ce griot ?
Il s'en va nonchalant engraisser par ses thunes
Les mendiants pullulants, hululations, à Rio

En sanglots, larme amère, il s'en va sous l'étoile
Rechercher l'orphelin au visage hyalin
Dont on dit qu'il se paît d'araignée en sa toile,
Sur une île ; il s'en va rechercher l'île au lin ;

Cependant il échoue aux îlots de la Sonde ;
Il y voit, il y voit des lueurs de requis ;
Le griot en prend peur ; tout en pleurs, il se sonde
Âme et cœur ; non, dit-il, j'ai perdu mes sequins,

J'ai perdu mon blé dur, mon blé tendre en javelle
Je ne vois devant moi que des flots de travers
Or l'éclair en émoi me rebat, m'échevelle ;
Ô Seigneur ! Suis- je alors aux crocs ords de l'hiver ?

Je prends peur, je prends peur de l'ergot qui déferle
Sur mon chef rabougri, dans mon cœur, dans mon rein,
Dans mon âme amaigrie, - ah, l'ergot qui me ferle !-
Dans mon pied de troupière qui m'a plus son airain

Ksibet-el -Médiouni, ibidem, le 6 octobre 2002

(1080) SUREMPRESSIONS FUNEBRES

J'entrevois tous les morts enroulés dans des toiles
De Satin bleu de roi, de coton hyalin,
De lin tient de parfums d'araignée en ses toiles.
J'aperçois des linceuls flageller l'île ;

Je reste onc ébahi : sur les mers de la sonde,
Flotte un air purpurin qu'ont vomi les requins.
Le bateau ballotté par le vent que je sonde
A souvent trembloté sous les chocs des sequins

Qu'un lutin a donnés sans chercher la javelle
Du semeur de blé dur, grâce au van de travers.
J'entrevois tous les morts que le vent échevelle,
Le vent tors, émouvant qui sanglote en hiver.

Je me tais brusquement, car je vois sur les dunes
S'avancer lentement dans la brume un griot.
Qu'enveloppe un suaire, à la main dix-sept thunes
Qu'il ira présenter aux errants de Rio.

Émouvant, le jour meurt dans le vent qui déferle.
L'île au lin, que flagelle un flot tors, sous-marin,
Est déserte alors donc. C'est la mort qui la ferle
Ou l'oursin assassin que l'on dit son parrain.

Ksibet -el- Médiouni, ibidem, le 6 octobre 2002

(1081)-LE COUPLE MAUDIT

Le bateau, navigant dans les mers la Sonde ;
Vague encor lourdement entouré de requins.
Or Verlaine à Rimbaud,- dans la nuit qui les sonde,-
Réclame onc dans le vent ses toman, ses sequins,

Son houblon dans son van, son mais en javelle,
Son houx blond, émouvant, son verset de l'hiver.
« Ô Rimbaud, rend-moi donc mon rai d'or qu'échevelle
L'ouragan des brigands des chemins de travers ! »

Le bateau de Rimbaud navigant sous l'étoile,
Dans les mers de la Sonde, a quitté l'île au lin
Plus d'un lustre a brillé ;- l'araignée en sa toile
Bave encor pour Rimbaud au parfum d'orphelin.-

Mais Verlaine en courroux, dans le vent qui déferle
Sur les flots océans aux relents sous-marins,
Clame encor, s'adressant à Rimbaud qui se ferle :
« S'en allée avec toi la vigueur de mes reins. »

Or Rimbaud ne dit rien. Étendu sur les dunes
Aux grains d'or, aériens, suit des yeux le griot
Qui prend place au bateau moyennant vingt-sept thunes ;
Le bateau divagant échoue onc à Rio.

Monastir, café Sidi- dhouib, le 6 octobre 2002

1082-LE CHASSEUR DE L'ECLAIR

Il A mis cet éclair noctambule en javelle.
En dansant, il a dit : »Voyez-vous de travers,
Faubourgeois assassins du benjoin qu'échevelle
Un essaim de bourdons revomi par l'hiver ? »

Les bourgeois,- qu'on sait faux,- dans le sang qui déferle,
Ont crié tous ensemble- et leur cri fut d'airain :-
« Ton éclair noctambule, on a vu qu'il se ferle ;
Nous souffrons en nos cœurs, tu te plains de ton rein. »

Il a pris cet éclair, l'a jeté sur les dunes.
Il était, ce soir-là sur les pas d'un griot).
Le griot, en lançant vers l'éclair dix-huit thunes,
Entendit brusquement la chanson de Rio.

Les bourgeois,- qu'on sait faux,- ont caché dans les toiles
Le chasseur de l'éclair au teint clair, lujasin.
Le Grand-Chien, le Dragon, entourés des étoiles,
Ont crié tous ensemble : « Écrasons île au lin ! »

L'ogre en rut, divagant dans les mers de la Sonde,
Â son tour a hurlé : « Je me pais de requins ;
Avez-vous la lueur qui me sonde ? »
En parlant, l'ogre en rut a happé mes sequins.-

Monastir, ibidem, le 6 octobre 2002

1083- PLEURS MATUTINAUX

J'ai pleuré ce matin ; je ne sais qui me leurre ;
Est-ce un chien de berger aux moutons sans toison ?
Est-ce un brin au verger qui frissonne avant l'heure ?
Un vaurien vagabond qui répand du poison ?

J'ai pleuré ce matin en montant dans la conque
Que conduit de tout temps un marin vieillissant ;
Je livre onc mes sanglots hyalins à qui conque
Me dira la fleur blanche au parfum jaillissant.

J'ai pleuré ce matin le rayon en opale
Que chevauche un lutin ou l'ondin sous les eaux ;
Je livre onc en sanglots à la mer la nuit pâle
Gémissant dans le sang du crapaud les roseaux.

J'ai pleuré ce matin. Encensant la nuit des bonace,
J'irai loin demain soir ; -or demain, c'est hier ; -
Je livre onc en sanglots l'encensoir dans ma nasse
À l'aède orphelin que je sais altier, fier.

J'ai pleuré ce matin le trépas de la messe,
Du benjoin égaillé par le Grand Sarrasin ;
Je livre onc en sanglots, sans plaisir ni promesse,
Grenadier, millet fin, olivier, sarrasin...

Monastir, ibidem, le 7 octobre 2002

1084- SUREMPRESSIONS (11)

En Pleurant, le pêcheur a grimpé sur la conque
D'Un esquif flagellé par le flot jaillissant.
Dans le bé, l'ogre aillée, on s'écrie : « À quiconque
Vient au bourg à pas prompt, l'astre éteint, vieillissant

À quiconque, à pas prompt, vient au bourg, la nuit pâle,
Un ondin impubère, étendu sur les eaux,
Le lutin en fureur, une étoile en opale,
Le purin acariâtre engorgeant les roseaux. »

Je me tais, car j'écoute ; or je vois la bonace
Gambader, louvoyer à travers le flot fier.
Je me tais, car j'écoute ; un pêcheur dans sa nasse
Met l'esquif, affirmant qu'aujourd'hui, c'est hier.

De l'Église orthodoxe un parfum de sarrasins,
Me caresse ondoyant sur millet, sarrasin,
OLivier, grenadier, encensoir de grand-messe,
OSTrogoth, Africain, Wisigoth, Sarrasin...

En Pleurant, le pêcheur a crié : « Qui nous leurre ? »
C'est l'ogron, lui dit l'ours. Un mouton sans toison
A Bélé longuement. Qu'a-t-il dit ? - À quand l'heure ?
Me Répond méchamment le vendeur de poison.

Ksibet- el- Médiouni, café du port, le 7 octobre 2002

1085-VOMISSURES DE DRAGON

L'ouragan me rebat violemment ; la nuit pâle
Me regarde éhontée ; or je suis dans les eaux
De la mort effrontée où la lune en opale
Agonise à long feu dans les bras des roseaux

Sur la mer océane a fleuri la bonace.
Un marin orphelin m'a crié d'un ton fier :
« Ô trouvère hyalin, que mets-tu dans ta nasse ? »
-Mon verset d'aujourd'hui parfumé par hier.

Où vas-tu ? S'écrive-t-il.- Assister à ces messes
Que célèbre un curé dont l'aïeul Sarrasin
Dort encore au tombeau parfumé de promesses
Où vas-tu ? s'écrie-t-il.- Planter mil, sarrasin.

Le marin orphelin a grimpé sur la conque
D'un esquif maladif, ébréché, vieillissant.
Éméché, le dragon a juré que, quiconque
Parviendra dans le bourg du condor jaillissant,

Sera mort sans atour, mis en terre avant l'heure.
En jurant, le dragon a vomi du poison,
Du pus ord, du sang noir, un rai tors qui ne leurre,
Un relent de vieux bouc équeuté, sans toison...

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 7 octobre 2002

1086-GRIS DE PÊCHEURS

Le Pêcheur à crié : « Vive alors la bonace ?
Regarde onc le flot doux- Cependant qu'il est fier !-
Fais danser ton filet, ton esquif sur ta nasse,
Vieux pêcheur sans gilet ! Ton demain est hier.

En chantant, iras-tu demain soir à la messe ?
On me dit que ton père a planté sarrasin,
Aloès de Noés, jujubier sans promesse,
Olivier, grenadier- est-il donc Sarrasin ? -»

Ce pêcheur a cessé de crier. On me leurre,
Crie un autre ;- on dirait un mouton sans toison.-
De nouveau, le pêcheur a crié : « Mais c'est l'heure
De la pêche abondante où se meurt le poison. »

Je me tais, je me tais, car je vois sur la conque
D'un navire en sanglots un condor vieillissant,
Un aiglon vigoureux qui renvoie à quiconque
Ouvre un œil, de son œil un trait tors, jaillissant.

Du navire en sanglots, une étoile en opale
Monte alors en dansant, en glissant sur les eaux
De la mer océane au flot fier. La nuit tors, jaillissant.
A pleuré chaudement la mort claire aux roseaux.

Ksibet-el- Médiouni, ibidem, le 7 octobre 2002

1087- PANTOUMS BARBARES (6)

Je chantonne en dansant ; il se rend à la messe.
Qui va là ? dit l'ondin.- l'ourson sans promesse
Lui répond un lutin ou l'ourson sans promesse
Qui jamais n'a planté jujubier, sarrasin...

Qui va là ? dit l'ondin empêtré dans la nasse
D'un pêcheur malchanceux- dont on dit qu'il est fier
- c'est l'oursin assassin qui se paît de bonace,
De flot doux, car il sait que demain est hier.

Un pêcheur malchanceux, sous la lune en opale,
A vagué longuement en pleurant sur les eaux
De la mer océane au flot vif. La nuit pâle
Lui murmure en sanglots : « Attention aux roseaux ! »

Le pêcheur malchanceux a vagué sur la conque
D'un esquif très rétif, tant il est vieillissant ;
Il s'écrie à la mer : « je le donne à quiconque
Veut pêcher avec moi le rai d'or jaillissant. »

Or j'écoute en silence ; or je sais qu'on nous leurre
Pourquoi donc ?- Un homme ivre, un errant sans toison
Ont calmé devant moi : « Sache alors que c'est l'heure
Pour l'ogron, le dragon...de vomir leur poison ! »

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 7 octobre 2002

1088- LE COUPLE MAUDIT (3)

Ce Matin, le trouvère a brisé sa bombarde ;
À vrai dire, il a vu des récifs corallins ;
Non, dit-il en sanglots ; mon époux n'est plus barde ;
Il vomit des versets de fausset sibyllins ;

Je m'en vais de ce pas me confier à la brise,
Au saphir, au zéphyr dont le chant sent le nard.
Je m'en vais de ce pas au flot tors qui me brise,
Car le bec du condor est plu sec que traînard ;

Mais qui vois-je au matin ?-À l'abri des fougères,
Mon époux qu'on dit beau, purulent, aux abois.
Qu'as-tu donc, mon Rimbaud ? « Mes chansons mensongères,
Je les jette à ces chiens purpurins dans les bois »

Mon époux sans dédain a tété la négresse,
Qu'il connut dans Aden sur les pas de l'autan;
Sa mamelle au purin, son regard de tigresse
De lui font un marin égaré, sans sextant

Il se en cachette, attendant sous la cendre
Que parvienne un chasseur amoureux du henné ;
Que la lune éplorée, en émoi, veuille ascendre
Vers le ciel défloré, dans le mois du séné.

Monastir, café des Arcades, le 8 octobre 2002

1089-LES CONFIDENCES DU POÈTE

Le poète amoureux se confie à la brise ;
Il lui dit langoureux- car sa voix sent le nard :
« Vois le trait du renard au flanc creux qui me brise.
Mon verset inversé sent l'affreux lupanar. »

Le poète amoureux se confie aux négresses ;
Il leur dit langoureux, en tremblant, aux abois ! »
« Les odeurs de mes chants sont encor mensongers ;
Qu'on les donne en pâture au chardon des sois-bois ! »

Le poète amoureux se confie aux négresses ;
Il leur dit langoureux sous les pleurs des autans :
« Agressif est mon chant, il occit les tigresses ;
Je le fais cependant sans compas ni sextants ».

Le poète amoureux se confie à la cendre ;
Il lui dit langoureux, parfumé de henné :
« Au ciel vaste et nacré, je voudrais réascendre
Pour fleurir la rhubarbe et nourrir la séné. »

Le poète amoureux se confie au vieux barde ;
Il lui dit langoureux en versets sibyllins :
« Souffle encore en ton cor, fais chanter ta tombarde ;
Mon esquif s'éloigne onc des récifs corallins. »

Monastir, ibidem, le 18 octobre 2002

LES AÉDES

Il Écoute au couchant le froufrou des fougères,
Le long chant alléchant dans les champs et les bois.
Pourquoi donc, pourquoi donc, dans les nuits mensongères
Je n'entends que la brise en sanglots, aux abois ?

La vois dit – d'un cadî- sur un ton de négresse :
« Voudrais – tu naviguer sans compas ni sextants,
Être alors ce marin aux yeux vifs de tigresse,
Chantonner sous les ifs comme on sue aux autans ? »

Non, dit-il en pleurant. Il attend sous la cendre
La brûlure hyaline –au printemps – du henné
Du figuier, du séné, car il veut redescendre
Dans la grotte éclairée et l'encens du séné.

Or je reste ébahi, puis j'enseigne à la brise
Que la vie ici- bas -comme un vieux lupanar
Sent mauvais où qu'on aille ; où que j'aille, il me brise
Cet ogron dont la peau de crapaud sent le nard.

Un trouvère alors dit : « monte encor ta bombarde,
Vieil aède étourdi dont les vers sibyllins
Sont toujours orphelins ; tais toi donc, mauvais barde !
Par Allah !tu mouras sous des chants corallins. »

Monastir, ibidem, le 18 octobre 2002

PANTOUMS BARBARES (7)

Il s'en va dans la mer rencontrer la négresse ;
Il rencontre un marin sans compas ni sextants
Un navire égaré par l'ondin qui l'agresse ;
Il s'en va dans la nuit s'adresser aux autans.

Or il trouve un lutin étendu sur la cendre
D'un tison allumé par l'ergot du henné.
Il s'écrit en sanglots, car il veut redescendre
En dessous de la fleur, du chardon, du séné.

Il s'en va dans la nuit s'adresser aux fougères,
Au thym vert de l'hiver, au cactier aux abois ;
Il rencontre un pivert des saisons mensongères
Qui se cache en pleurant ma raison des sous-bois.

Il rencontre un pivert, il s'adresse à la brise ;
Il lui dit, l'âme en sang : « que ta peau sent le nard !
Ais le chant du pivert de l'hiver qui me brise !
Mais qui vois – je ? – un pervers ; son pas gourde est traînard. »

En dessous de la fleur, un parfum de bombarde
Se répand dans la peur, dans les pleurs sibyllins
J'aperçois dans l'horreur un bourdon qui bombarde
Nos faubourgs, nos cités, nos clochers corallins.

Monastir, café sidi Dhoub, le 8 octobre 2002

VARIATION SUR UN CHUTON

Le chaton, qui se love en couchant sur la cendre
Que mon chant a laissée au couchant du henné,
A miaulé doucement, il voulait redescendre
Sans l'ergot du flot bot et les crocs du séné.

J'aperçois devant moi ce chaton qu'on agresse
Un molosse effrayant, qu'ont vomi les autans,
A griffé la chaton d'un chardon de tigresse,
Affolée qu'il était, tel marin sans sextants.

Sous l'ergot du flot bot, je confie à la brise :
« Ce chaton, qui se love en couchant dans le nard,
Miaule encor doucement au couchant qui me brise,
À l'aurore aux rais d'or dont le pas est traînard. »

J'aperçois devant moi ce chaton de fougères ;
Il ronronne en pleurant ; est-il donc aux abois ?
Il sanglote en miaulant. Mes chansons mensongères
Ont toujours relaté ses amours dans les bois.

Il ronronne en pleurant. Je saisis ma bombarde,
Je saisis mon rebec aux reflets corallins,
Je saisis mon tambour hyalin de vieux barde ;
Je ne chante en errant que des chants sibyllins.

Monastir, ibidem, le 18 octobre 2002

1093- SURIMPRESSION (1)
(Ou la réponse de l'ibis)

Sous la lune éplorée, un curieux patriarche,
Sur le sable au grain ord de la mort a tonné :
" Mais qui vois-je entassés sur le pont de cette arche ? "
Un ibis lui reprend plus certains qu'étonné :

" Patriarche au cœur pur, j'aperçois la galère
Qui s'enfuit en fureur du radieux paradis ;
On y rame à l'aurore, au couchant, sans salaire ;
Au rameur le plus tors cependant un radis.

Vois les gonds hululants, purulents de la lune,
Le dragon qui chevauche un cheval au galop
Et l'éclair qui se meurt affalé sur la dune
De la mort dans le sang aux lueurs d'un falot.

J'aperçois, quant à moi, des sueurs de lanternes,
Un brasier de géhenne assiégeant l'univers.
Oui, je vois devant moi s'entrouvrir des poternes
Où s'abrite- aux bas-fonds- le griffon de l'hiver

Patriarche au cœur sain, j'aperçois la besace
Du griffon ; il y mit ma babouche, un turban,
Un caftan ; des grains d'orgue ; or il part pour l'Alsace... "
Il sera demain ; des dit un loir à Durban,

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 10 octobre 2002

1093- R
1093- RÊVE DE GALÉRIEN

Or il rame en chantant; dans le vent, la galère
A glissé sur le flot aussi nu qu'un radis.
Or il rame en chantant, il n'est plus en colère:
Dans son rêve, il s'est vu dans l'heureux paradis.

Dans l'heureux paradis, le rai d'or de la lune
A brillé sur son chef. Un mustang au galop
A henni; c'est le soir enfoncé sous la dune
Du Grand -Erg. Qui voit-il dans la nuit? – Un falot.

Scintillant, ce falot, qu'on dirait la lanterne
D'un brigand de chemins, a rayé l'univers.
Égayé, le rameur oit grincer la poterne
Où s'engonce un ogon qui se vend à l'hiver.

Plus d'heureux paradis! L'ondin prend sa besace,
Au faubourg d'Arcadie ôte alors le turban
D'un cadî puis se dit qu'il repart pour l'alsace;
En son âme, en son cœur, il se dit pour Durban.

Or il rame en chantant, en chantant dans une arche,
Un vieux cotre, un esquif. Le grand chien étonné,
De son œil l'a dardé comme un grand patriarche
Voit son champ quand l'automne a son chant entonné.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 10 Octobre 2002

ÊVE DE GALÉRIEN

Or il rame en chantant; dans le vent, la galère
A glissé sur le flot aussi nu qu'un radis.
Or il rame en chantant, il n'est plus en colère:

Dans son rêve, il s'est vu dans l'heureux paradis.

Dans l'heureux paradis, le rai d'or de la lune
A brillé sur son chef. Un mustang au galop
A henni; c'est le soir enfoncé sous la dune
Du Grand -Erg. Qui voit-il dans la nuit? – Un falot.

Scintillant, ce falot, qu'on dirait la lanterne
D'un brigand de chemins, a rayé l'univers.
Égayé, le rameur oit grincer la poterne
Où s'engonce un ogon qui se vend à l'hiver.

Plus d'heureux paradis! L'ondin prend sa besace,
Au faubourg d'Arcadie ôte alors le turban
D'un cadi puis se dit qu'il repart pour l'alsace;
En son âme, en son cœur, il se dit pour Durban.

Or il rame en chantant, en chantant dans une arche,
Un vieux cotre, un esquif. Le grand chien étonné,
De son œil l'a dardé comme un grand patriarche
Voit son champ quand l'automne a son chant entonné.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 10 Octobre 2002

1095-PANTOUM NAÏF

Je m'avance à pas lent, je m'accroche à la lune
Devant moi, j'aperçois des juments au galop
Le cheval qu'on dit zain revomit sur la dune
Du sang soir comme un grain de sigelle en halo

Je m'avance à pas lent ; devant moi, la lanterne
Du djinon insolent a frayé l'univers.
Je rêve indolent : qui bâtit la poterne
Où se presse en beuglant le troupeau de l'hiver.

Où vont-ils ? Où vont-ils ? dit un homme à turban,
À babouche, à tarbouch qui s'embouche, à besace...
Malgré moi, je hulule : »ils s'en vont à Durban
Pour planter la fleur bleue, à Strasbourg, en Alsace. »

Le cheval qu'on dit zain refléurit ma galère,
Il engrange un chardon, un ergot de radis,
Un étrange aloès, un cactier, la colère ;
Il quitte donc sans appel notre heureux paradis

Je m'avance à pas lent ; un tremblant patriarche
Déambule en hurlant ; demeure étonné
Devant moi, j'aperçois en sanglot dans une arche
Une étoile orpheline ; or la nue a tonné.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 10 Octobre 2002

1096-Pantoum Barbare (1)

Dans la nuit le sorcier cherche encore sa lanterne.
Il hulule, il hulule, insultant l'univers.
Je me brûle, or purule au faubourg la poterne
Où s'abrite apeuré le voutour de l'hiver.

Qui hulule en la nuit ? Le sorcier sans besace;
Il maudit le cadî d'Arcadie à turban,
Le mufti de cadix, l'archiduc de l'Alsace,
Le parfum de benjoin qu'on répand à Durban.

Il maudit le cadî d'Arcadie; à la lune
Il redit en criant que la nue au galop
Glissera sous l'éclair qui s'ébat sur la dune ;
Que le ciel purpurin sera plus que falot.

Le parfum de benjoin a frappé la galère
Où divague un marin qui se paît de radis.
Or j'annonce en courroux-corrodé de colère.
"Par Allah! Nous serons dans l'heureux paradis."

Que de sang dans le ciel! Crie un vieux patriarche
Dans la mer un pêcheur en sanglots, étonné,
S'est croisé les pieds bots, effondré dans une arche,
Il maudit le sorcier quand le ciel a tonné.

Ksibit-rl-Médiouni, ibidem, le 10 octobre 2002

1097-Pantoum Barbare (2)

Sur le dos, il emporte en pleurant sa besace ;
Il mit des grains ords, les fils tors du turban
De l'imam de l'Annam qui se meurt en Alsace ;
Il mordit le cadî, ce forban de Durban

La nuit geint dans le thym ; elle éteint sa lanterne
Le lutin purpurin griffe encor l'univers
La nuit geinte dans le thym ; elle a fui la poterne
Où s'accroît l'aloès dans les muids de l'hiver

J'aperçois, quant à moi, le regard de la lune
Sans halo, l'astre éteint, une étoile au galop,
Un fantôme, un errant divaguant sur la dune
Où s'enfonce un marchand, le targui dit falot

Un fantôme, un errant, un rameur de galère,
Un vieux môme, un berger, un verger, un radis...
Mais ou suis-je, o Seigneur ! M'écrié-je en colère
Or Cadige a souri : " Hors du beau paradis. "

La nuit geint ; dans le thym, un furieux patriarche
Qui conduit sa tribu sous le chien étonné
Qu'on le jette, a-t-on dit en criant dans une arche ;
Attentions ce pendant que la nue ait tonné !

Ksibit-rl-Médiouni, ibidem, le 10 octobre 2002

1098-LE HARANGUEUR

Il s'écrit en pleurant: "m'a brûlé la migraine
De son croc échancre, de sa ronce en courroux;
Dit-on donc l'hymne antique, enfiévré que j'égrène
Quand l'ogron tue un coq à l'œil prompt, rouge ou roux?"

J'avance onc dans le noir, or je vois mettre en scène
Un faubourg étranglé par l'autour belliqueux.
Dans le noir il avance à pas lent, il m'assène
Le sorcier assassin sur le chef feux de queux.

Pourquoi donc? Dit la nuit du chardon au long dard,
C'est que j'aime avec feu les ergots des harangues,
Dit l'aurore au rai d'or, au condor, au soudard,
Au corsaire aux aguets sur les bords des varangues.

C'est que j'aime au couchant, avec feu, la grimace
De la lune écorchée, accrochée aux jasmins
Quand rampille en bavant dans le vent la limace,
Quant rampille émouvant l'escargot des chemins.

Or j'enfourche un cheval, j'ois alors un refrain
D'un cantique hyalin qui médit de ce monde.
J'arrête onc mon cheval, mon cheval rompt son frein.
Il s'élançe, il hennit dans la nuit qui l'émonde.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 11 Octobre 2002

1109-LE SORCIER ASSASSIN (Ou les brigands de ce monde)

Au couchant sans essieux, le sorcier met en scène
Le trépas fallacieux, des dragons belliqueux
Sur ma tête, il abat- dans l'encens, il m'assène
Des coups dans bas le sang pubescent : dix- neuf queux ;

Le sorcier assassin tient alors ses harangues.
On l'écoute avec fièvre ; on sort donc les longs dards
Que l'on cache avec soin sous les –cros des varangues
On chuchoter avec joie : ils sont ords, ces soudards

Regardez ! Observez patiemment leurs grimaces !
Par Allah ! Ils sont laids, ces brigands de chemin,
Aussi laids- ces brigands de chemin,
Fasse Allah que s'éteigne aujourd'hui leur demain !

Par Allah ! Ils sont laids, les brigands de monde
A l'aurore, au couchant, j'ois encor leur refrain :
" Grâce à nous, le trépas vous en ronde "
Mon cheval numidique, en courroux, rompt son frein

Le sorcier assassin a planté la migraine
Dans mon chef amaigri, rabougri, rouge et roux.
Brusquement, me parvient un chant sain qu'on égrène,
C'est le chant que répand le vieux saint en courroux.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 11 Octobre 2002

1100-JEUNE ASTRE ET L'OURAGAN

Où vas-tu dit le chien. Je m'en vais chez l'orfèvre,
Dit l'ânon en trottant dans le champ de la peur.
Qui te suit dans la nuit ? Qui te suit ? C'est la chèvre
Que bouc répudie en trayant sa vapeur.

Dans la nuit, l'ânon trotte, il ahane. Es-tu riche?
Lui demande en riant un jeune astre impudent.
L'ânon trotte, il répond:"ma cervelle est en friche,
Aujourd'hui le soleil purpurin est ardent."

Le jeune astre impudent se saisit de sa harpe,
Il en joue en chantant, en dansant sur un pied.
L'ouragan lui remet sur l'épaule une écharpe
Et l'invite à s'asseoir sur le bord d'un trépied.

Pour qui donc me prends-tu? Lui dit-il. Pour un mufle ?
Sache alors, ouragan des brigands, des démons,
Que j'enchante en chantant, en dansant grincheux buffle,
Taurillon, négrillon égaillés sur les monts!

Ouragan des brigands, des démons, ton mérite,
Tu le tiens de l'enfer ardemment fagoté.
Ah, par dieux! Qu'on me laisse à ma harpe émérite!
En géhenne, ouragan, tu seras ligoté.

Monastir, ibidem, le 24 octobre 2002

1100-L'ENNEMI IRREDUCTIBLE

Au matin déhiscent, sur la place, il harangue
Un troupeau de hussards, de goumiers, de soudards,
De guerriers, écoeurés ... " Brûlez-moi la varangue
De l'esquif du Chéelif ou cet if a des dards !

Au faubourg sans labour, allumez vos grimaces,
Piétinez, écrasez le parfum du jasmin,
Écrasez, piétinez ces serpents, ces limaces
Que je vois pulluler à travers mon chemin ! "

Dans la mer, un corsaire écoeuré rompt son frein ;
Il dit donc au méchant harangueur : " En ce monde,
Es-tu seul ? O vous tous, oyez-moi ! Ce refrain
Est maudit par Allah ; cet appel est immonde

De l'entendre au matin je repais la migraine.
Mon œil- chef du clan- tremble alors de courroux.
Entendez ! Entendez la chanson qu'il égrène
A l'aurore au rai d'or, au matin rouge ou roux ! "

Dans mon coin, je me tais, car je vois mettre en scène
Un brasier de géhenne allumé par la queux
De l'ogresse en furie à laquelle ont assène
C'est l'hercule olympien- un tison belliqueux

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, Le 11 octobre 2002

1101-LE CONTRE –HARANGUEUR

Montrez donc! Montrez donc à l'ogron vos grimaces,
Dit le chien en fureur aux crapauds du chemin.
Un crapaud aux abois crie alors:"ces limaces,
Parlez-leur comme à nous, ce matin ou demain!"

Or l'ogron ne dit rien, il est vrai que ce monde
Est curieux. L'âme en peine, on se tait, rompt son frein,
On s'enfuit fou de haine ou de peur qu'on émonde
Par les pleures de l'aïeul, du glaïeul sans refrain.

Parlez- leur comme à nous. Fleurissez la harangue
Qu'ont redite au couchant vos troupeaux de soudards.
Je hais fort ce marin sans esquif ni varangue
Qui revend son poisson dans un van plein de dards.

Pourquoi donc ? Diriez-vous. Je voudrai qu'on assène
À l'ogron de sion belliqueux,
Au dijon, au griffon qui toujours met en scène
La mort lente au faubourg éventré par sa queue.

Pourquoi donc ? Diriez-vous. Des ergots de migraine
Sont plantés dans mon cœur, dans mon âme en courroux,
Dans ma fleur, dans mon chant que j'égrène
À chaque heure au parfum hululant, rouge ou roux.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 11 Octobre2002

1102-FAUX PANTOUM (1)
Au grand poète louis Delorme

Cher Delorme, as-tu vu l'ergot ord de ce monde ?
Observe onc ma jument rompt son frein
Pourquoi donc ? Dirais- tu –Que la fleur est immonde
Qu'on nous offre en chantant l'hymne ancien sans refrain

Pourquoi donc ? Dirais-tu -mais je vois la grimace
Que l'ogron a creusée au pied Clain des jasmins
Cet Orgon écrabouille engouement de limace,
D'escargot, de toute endormie aux chemins

Cet ogron écrabouille en chantant mes harangues
Que j'adresse en pleurant au gommier, au soudard
Au corsaire écoeuré, fracasser de varangues,
Au scorpion, au morpion orgueilleux de leur dard

Au corsaire écoeuré, qui se veut mettre en scène,
Nous disons : " Qu'attends-tu pour ranger tes deux queuex?"
Le fripon nous répond : " Je crains l'ogre ; il m'assène
Des coups vils, - plus vilains que les miens, - belliqueux

Le fripon nous répond : " Je réponds la migraine
Dans vos bourgs, sans atours, dans vos mers au flot roux
Nous ayons en colère : " Ois le chant qui s'égrène
Dans le ciel de l'hiver trébuchant, en courroux ! "

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, Le 11 octobre 2002

1103- OURAGAN DES BRIGANDS

L'ouragan des brigands me rebat sur la corne,
Dit l'éclair qui rumine un pulpeux potiron.
Tout en pleurs, il se tait, il a peur, la licorne
A vomi du feu noir. Mes taureaux partiront

Du champ gras, du pré vert, de la plaine écarlate.
L'ouragan des brigands, pourchasseur de frelons,
Plisse aussi ma génisse encor frêle, il frelate
Mon miel cristallin au ponant des grêlons.

Tout en pleurs, je me tais, car j'ai peur de la butte
Où s'élève un clocher arpenté d'argousins.
Ah, j'ai fui mon ennui qui me suit, me culbute
Sur la butte au cocher où sont morts mes cousins.

Un beau soir, j'ai donné six gâteaux de semoule,
L'ouragan des brigands me remet sous ses fers
Purpurins, dérouillés, verrouillés, dans un moule,
En pleurant, je vouais ma descente aux enfers.

Ah, j'ai fui mon ennui sur un chant de fauvette.
Dans la nuit épaissie, il était ligoté,
Mon ami, par la honte, il a peur qu'on le vête
D'un habit d'ouragan de brigands fagoté.

Ksibet-el-Médiouni, café des sportifs, le 12 Octobre 2002

1104- LE DRAGON du lagon

Il avance à pas gourd au faubourg écarlate ;
C'est la nuit purpurine où burine un frelon
Une abeille accrochée à l'éclair que frelate
Le dragon du lagon au cri long d'un grêlon

A l'abeille accrochée au chardon de la butte,
J'ai donné mes trois fleures et mes pleures d'argousin ;
C'est le vent qui les prend, me surprend, me culbute
Me présente en courant son secours un cousin ;

A vrais dire, il me donne un gâteau de semoule
Que sa mère a volé pour sortir de ses fers
Ce cousin me le donne enfoncé dans un moule
Que l'ogron a pêche dans le fond des enfers

Je tournoie affolé j'aperçois la fauvette
Du faubourg sur la butte où je vois fagoté
Le dragon du lagon dont j'ai peur qu'il me vête
De sa mante où la mante a l'amour ligoté.

Le dragon du lagon a marché sur les cornes
De l'éclair frelaté. Dans la nuit, partiront,
De la butte, au faubourg, des essaims de licornes
Pour voler au levant nos fleuris potirons

Monastir, café de la république, Le 13 octobre 2002

1105-SUR LE MONT DES MARTYRES

(À Montmartre)

À mon frère aîné, R-H. Boulin

Un drap noir est jeté ce matin sur la butte
Du vieux mont des martyrs où s'endort mon cousin.
De ses gants, l'ouragan m'y rebat, m'y culbute,
Sur ma tête il abat son bâton d'argousin.

Un ondin vient me voir, car je suis sous les fers
De la honte, il m'offre onc un gâteau de semoule
Qu'il a fait pour quiconque en la conque en la conque aux enfers,
À l'insu du dragon, ayant peur qu'il le moule.

J'ois alors sur la butte un chant d'or de fauvette.
Devant moi gît encore un rayon ligoté
Par le cri du condor. J'ai horreur qu'on me vête
Comme Ali l'assassin d'un habit fagoté,

Je rebraque alors donc mon regard écarlate
Sur le ciel en démente où tournoie un frelon,
Qu'aperçois-je, ô seigneur! Le nectar qu'on frelate
Par des grains de purin purpurin, de grêlon...

Un violon au pleur long jette un cri de licornes.
Je me lève avec peine, on me dit : »Attirons
Au faubourg des aïeux ce dragon à trois cornes !
Qu'on l'occise ! Offrons-lui nos maudits potirons ! »

Monastir, ibidem, le 13 Octobre 2002

1106-FAUX PANTOUM (2)

Qu'entend-on ? Qu'on entend-on ?- C'est un chant de fauvette
Qui tournoie au faubourg que l'on dit ligoter
Non, s'écrie un aède en sanglots : " Qu'on me vête
Du caftan écarte, au sultan dégote ! "

Qui tournoie au faubourg affamé de semoule ?
C'est l'autour assassin, son oursin de cousin
Il s'efforce à fourrer mes cousins en son moule
Fabriqué par un maître averti : l'argousin

C'est l'autour assassin qui se rend à la butte ;
Il y va nous coucher par milliers sous ses fers ;
L'ouragan cependant méchamment le culbute ;
Il voit donc aux abois sa descente aux enfers

Fabriqué par le Maître au grand ciel écarlate,
Le vieux moule hyalin reçoit chants de grêlons ;
Quant à moi, j'aperçois le grand chien qui frelate
Le blé dur, le blé tendre aux boucans des frelons

Je vois donc se vautrer aux abois la licorne
Dans un champ où ne croit qu'un frileux potiron
Un éclair orphelin, écorché par sa corne,
M'a griffe. Dans la nuit nos enfants partiront...

Monastir, ibidem, Le 13 octobre 2002

1107- 1A PROMESSE DU VENT
Au grand poète louis Delorme

Que fais-tu ? Je pétris un gros pain de semoule
Pour ma mie endormie au levant des enfers,
C'est qu'elle a dans la nuit égaré le vieux moule
Où son père encor fond ses étains et ses fers.

Puis j'entends à l'autan, au printemps, la fauvette
Se débattre avec joie en son nid fagoté.
Très cher louis, ce matin, je veux tant qu'on me vête
Du satin hyalin du sultan dégoté.

Qu'aperçois-je en grim pant sur le flanc de la butte ?
Un aède émouvant que je sais mon cousin.
Dans le vent, il fredonne, or le vent le culbute
Dans son van, l'assommant de son fer d'argousin.

Je regarde éhonté le grand dôme écarlate
Où tournoie une abeille, où volette un frelon.
Je regarde éhonté le grand dôme où frelate
Le grand-chien fleur de nard et fleuron de grêlon.

Je m'éloigne à grand pas, car je vois sur la corne
De l'éclair louvoyant comme un gros potiron,
Comme un pleur de voyant, comme un croc de licorne...
Le vent dit : »Demain soir, les ogrons partiront. »

Monastir, ibidem, le 13 Octobre 2002

1108-L'ENFANT DE LA GUERRE

Le corsaire a hurle ; le flot bat sa frégate
Et le vent hyalin son gros nez aquilin
Brusquement ; il se tait ; dans le ciel qui se gâte,
Il entend l'abolement enragé du Vilain ;

Le corsaire en prend peur. Dans son front l'impure taon
A coulé le feu noir que vomit la harpie.
Le corsaire en prend peur. Le vent pleure : " O va-tu-en !
Près d'ici, vieux corsaire, on est mis en charpie. "

Puis le vent se retourne en beuglant vers son hôte
Quand s'occit. Le soleil qui s'éteint sans rayon :
" On me dit la guerre a brûlé ta quenotte ;
Qu'en est-il ? Parle alors ! Prends ainsi mon crayon ! "

L'hôte, enfant de la guerre attisée aux épines,
Ne dit rien. Le rayon ? Il prépare un drapeau
Pour son bourg purpurin qu'ont brûlé les rapines
Que le vent de ses crocs lui fait mal à la peau !

Or l'enfant de la guerre, appelé l'acrobate,
Parole au vent ; il lui qu'il prendra son essor
(Comme alors le condor), qu'il voudra qu'on le batte ;
" Ne pleurez surtout pas demain soir sur son sort ! "

Monastir, ibidem, Le 16 octobre 2002

1109- L'AGORA DES AÏEUX

Le jour crie, il se meurt, j'aperçois la harpie,
Que sa tête est immonde et son œil de tors taon!
Du sang noir sur la gueule, habillée en charpie,
Elle avance à pas rance et me dit : "mais va-t-en!"

Le jour geint, je me tais, la nuit dit à son hôte
Le grand-chien purpurin : "mords-tu donc mes rayon
Cristallins? Dis à l'ours que se perd la quenotte
De ma mie endormie à l'oued des crayons."

Le grand-chien purpurin a mordu les épines
Du faubourg au purin orphelin de drapeau.
La grande-ourse à l'ourson abreuvé de rapines
S'était plainte aujourd'hui des couleurs de leur peau.

Pourquoi donc? Pourquoi donc? M'a lancé l'acrobate
Averti, courageux. Pleure alors sur mon sort,
Telle était ma réponse. « Ils voudront qu'on t'abatte,
Intrépide acrobate, ils prendront leur essor

Vers les cieux sans essieux pour fleurir leur frégate
Où s'entasse orphelin un faubourg de vilains,
Mais voilà qu'on ces cieux sans essieux, l'ogron gâte
L'agora des aïeux aux regards aquilins."

Monastir, ibidem, le 6 Octobre 2002

1110- SURIMPRESSIONS (2)

Ce matin, je suis las. Je rappelle à mon hôte
Que je perds mon cahier, mon plumier, mes crayons
De couleurs, mon fusain, que mon luth perd la note,
Qu'assoiffé, mon cerveau ses parfums, ses rayons

En colère, il me dit : " Perds-tu donc ces épines
Que je vois reflourir chaque instant sur ta peau ?
Te pais –tu sans rougir des ergots des rapines ?
Au faubourg, occis-tu la chanson du drapeau ? "

Or je reste ébahi. Je voudrai qu'on me batte,
Tant cette heure est noircie. Ah, pleurez sur le Sort
De l'aède égaré, surnommé l'acrobate ;
A vrai, il égare au matin son essor.

Oui, mon hôte en courroux : " Tu connais la harpie
Du faubourg clandestin, le dragon, L'impur taon,
Le grand- chien assassin qui nous met en charpie...
Que ton verbe est impur ! Par Allah ! O va-t-en ! "

Le corsaire en colère a repris sa frégate ;
Il fend donc le flot clair, purpurin ou vilain ;
Et tant pris si le ciel désaxé se régates :
Où qu'il soit ira s'attaquer au Vilain

Monastir, ibidem, le 16 octobre 2002

1111- les visiteurs maudits

Il s'avance en pleurant, sur son chef des épines,
Des ergots mystérieux, enfoncés dans sa peau.
Je m'avance en criant : « t'ont nourri les rapines
De l'étoile encensée, accrochée au drapeau. »

Il s'avance en pleurant son surnom l'acrobate
Il me dit aux abois : « j'ai perdu mon essor
Et mes bourgs qu'on fleurit. Que ce vent me rebatte
Si je mens ! Par Allah ! Pleurez donc sur mon sort ! »

Je m'avance en criant. Où va-t-il ?chez son hôte,
Le dragon de l'enfer, ce voleur de crayons.
Un griffon apparaît, le vent perd sa quenotte,
Le soleil effaré perd encor ses rayons.

Je m'avance en pleurant, on finit en charpie
Dans mon bourg sans labour visité par un taon,
Par l'ogron, le sorcier, le djinon, la harpie
Et l'ânon. En pleurant, le vent dit:"ô va-t-en!"

Promptement, en sanglots, je reprends la frégate
Que le vent m'a prêtée en moquant le vilain.
Je m'affale au couchant. Le ciel pleure, il se gâte.
Je vais loin, je m'enfuis sur le flot hyalin.

Monastir, ibidem, le 16 Octobre 2002

1112- LE CHANT DU VILAIN

Ce matin au faubourg je revois l'Acrobate
Du ribat qui malmène un oiseau sans essor
Ligote par un fil tortueux. " Qu'on le batte,
Cet oiseau, jusqu'au. Ne pleurez sur son sort ! "

Hurlait-il de plaisir puisqu'il a des épines
Sur son chef purulent, hululant, sur sa peau
Des crapauds de tripot. Il paît des rapines,
Hulula le hibou par-dessus un drapeau.

Je regarde apeuré l'œil vitreux de mon hôte,
Un artiste égaré dans le vin, sans crayons
De couleurs ni fusain- son rebec perd la note ;
Quant à lui le soleil- avale onc ses rayons

Sur son chef purulent, que l'on met en charpie,
J'aperçois bourdonnant méchamment l'impur taon
Des printemps des autans. Près de moi, la harpie
A hurlé longuement. La voix dit : " Mais va-t-en ! "

Or je rampe, or j'attrape en pleurant ma frégate.
Ahanant, je fends l'air dans le soir hyalin ;
Or je cours, puis je vole en sanglots. L'air se gâte
De très loin me parvient le chant vain du vilain

Monastir, ibidem, le 15 octobre 2002

1113- CRIS AURORAUX

À l'aurore, il criait: "attends-moi sous l'ormeau!
Par iblis! Je viendrai rétablir l'équilibre
Au faubourg sans labour, au gros bourg, au hameau
Où vivote un aède amoureux du vers libre."

À l'aurore, il criait: "on vola mon trapèze,
Ce croissant de la lune accrochée au chant d'or.
Vache alors, homme impur, que le vent me soupèse
Quand il voit s'envoler sur ma tête un condor!"

À l'aurore, il criait: " Ascendez sur la cime
Des vieux monts purpurins, mystérieux, encor beaux,
Par iblis! Je vous dis que mon chant vous décime,
Vous envoie à travers les flots bots en lambeaux."

À l'aurore, il criait : "assommez ce pantin
Que revend dans son van le grand vent qui malmène
De son chant de galeux mon frileux brigantin,
Du patin occisez le chiot qu'il promène!"

À l'aurore, il criait: "cueillez donc l'églantine
Que j'entends hululer esseulée aux sept cieux !
Par Iblis! Trucidez la chanson enfantine
Que traînasse un chariot de griot sans essieux!"

Monastir, ibidem, le 17 Octobre 2002

1114- PANTOUM BÂTARD

Sur ma feuille, on dessine un triangle, un trapèze,
Une étoile orpheline, un parfum de chant d'or
Dans le soir, cependant le soleil me soupèse
Quand tournoie au-dessus de l'abeille un condor

Ah, je pleure et prends peur ; j'aperçois sur la cime
D'un cyprès diapré un drap noir en lambeaux
Le jour geint, il se meurt sous la nuit qui décime
Des vautours, des corbeaux des autours en cor beaux

Dans le soir, d'un cyprès, j'aperçois, un pantin ;
(Qu'il est laid ce pantin !) Le dragon le promène
Dans un feu de géhenne ; or mon clair brigantin
Fend la haine attisée et l'éclair qui malmène.

Le jour geint, il se meurt ; un parfum d'églantine
Se répand sur les mers, se répand dans les cieux
Or j'entends au matin l'ode antique, enfantine
Ondoyer aérienne aux grands cieux sans essieux

Dans un feu de géhenne, il vomit l'équilibre
Que l'aïeul de l'autan a troqué sous l'ormeau
Contre un feu de géhenne, il vomit l'équilibre
Il vomit l'équilibre écorché, sans rameau

Monastir, ibidem, le 17 octobre 2002

1115- LA NARGUE DE L'OERE ET DE BELZEBUTH

En chantant au couchant, il arrive à la cime
Du mont fier que l'autour avait mis en lambeaux.
Il s'étonne, or le vent purpurin, qui décime
Les autours, les vautours, chante encor des chants beaux.

"Quoi? Dit-il en sanglots, est-ce alors ce pantin
Qui demande à l'autour, à ce vent qui malmène,
Au vautour de la tombe, à l'affreux brigantin
De piller le mont fier quand la nuit se promène ?

Je m'en vais en courant chez la fraîche églantine,
Elle au moins me dira les parfums dans les cieux
Et saura si j'ai tort, ma chanson enfantine
La convainc à coup sûr sur le char sans essieux."

Or la nuit qui se tait a parlé:"ton trapèze,
Ton carré, ton rectangle équarri, ton cri d'or,
C'est le vent qui les vole et son croc te soupèse
Quand le coq chante encore imité du condor ?»

Il demeure ébahi, car il perd l'équilibre.
Il se tait, il se tait. Étendus sous l'ormeau,
L'ogre en rut, Belzébuth au propos qu'on sait libre
L'ont nargué gravement : "nous brûlons ton hameau."

Monastir, ibidem, le 17 Octobre 2002

1116-SURIMPRESSIONS (3)

Au grand port de la honte, apparaît le pantin
Or il tient par la main un chiot qu'il promène
Dans le vent très mouvant sur l'affreux brigantin,
Quant à lui, le grand chien chaque instant nous malmène.

Au champ gras de la honte, apparaît l'églantine ;
Dans ses bras elle accueille en pleurant les sept cieux
L'orphelin de six ans, de sa voix enfantine
A pleuré : " M'écrase onc ce chariot sans essieux. "

Je m'écrire à mon tour : " Ascendez sur la cime
De l'éclair qu'on dit fier, de ce mont encor beau !
Gare à vous !!'ouragan des brigands qui décime
Hurlement dans la nuit en lambeau. "

Un lutin cependant a brûlé mon trapèze
Équarri, refléuri, mon carré, mon chant d'or
La houri qui sourit, lance un cri ; je soupèse
L'ouragan des brigands dans le mors du condor

L'ouragan des brigands garde encor l'équilibre
En courroux, je lui dit : " Attends-moi sous l'ormeau ;
T'éteindras, grand filou, les enfers sans air libre ;
Point ne sert d'écraser, de raser mon hameau. "

MONASTIR, CATE SIDE, LE 17-OCTOBRE 2002

1117- évolutions mesurées

J'ai cueilli ce matin un parfum d'églatine,
Qu'il est doux, grand Allah! Il ascend jusqu'aux cieux,
J'entends donc l'hymne ancien, la chanson enfantine,
Le juron d'un cocher sur son char sans essieux.

Je m'avance à grand pas, j'aperçois un pantin
Au regard de renard, des chiots qu'on promène
Au faubourg que l'on brûle, un frileux brigantin
Chargé d'or par le vent d'un couvent q"on malmène

Je m'avance encor plus quand j'atteints à la cime
D'un vieux mont ratissé qu'on a mis en lambeaux,
Qu'y trouvé-je alors donc ? Le dragon qui décime
Paysans, artisans dans nos bourgs encor beaux.

Je m'avance à pas lent. L'orgon lance u trapèze
Dévoré par le feu, je m'enfuis, mon chant d'or,
Je le cache en mon cœur, je soupèse
L'ergot long de l'orgon amoureux du condor.

Je m'arrête enfin donc, car je perds l'équilibre,
Que j'ai peur (ô Seigneur!) du tueur du hameau.
Il avance en courant comme un vent sans calibre.
Il cours vite en criant:"attends-moi sous l'ormeau!"

Monastir, café le Monares, le 17 Octobre 2002

1118-MARCHE HASARDUSE

Il s'avance émouvant dans le vent qui l'avine :
Il déverse en son âme, en son cœur peint à neuf,
Le chardon purulent, un ergot de ravine,
Un trésor de brigands qu'est-ce alors ? Ce sont neuf

Or le jour qui s'endort a lancé des javelles
De fleurs d'or, de rais tors, de pleures ords sur son lit
Prés du lit refléuri, que le vent échevelle,
Il s'avance il sourit au laiteux pissenlit

Qui s'avine aux oueds, que la nuit acoquine
En glissant sur le ciel bas que taquine
Le griffon espiègle en griffant son perron

Il s'avance en glissant sous le ciel entrouvert ;
Où va-t-il ? Se dit-il à lui-même –Ah, en chine,
Lui répond un lutin qui remet le couvert
Pour l'ogron dont l'ondin a brisé la machine

A tuer l'orphelin. Or l'orgon se déhanche
En marchant méchamment au faubourg comme un freux...
Dans la nuit éborgnée alors triste, alors blanche,
Il s'avance émouvant par- devant l'ormeau creux

Ksibet-el-médiouni, café du port, le 19 octobre 2002

1119- surimpressions (4)

De ses doigts très distors, le vent tord en javelle
L'ergot ord, le rai d'or, le grincheux pissenlit.
La nuit chante en grinçant, le grand chien l'échevelle,
Égorgeant un passant, il l'abat dans mon lit.

Je m'écrie en sanglots : "que l'aurore est comique!
Elle a dit à la nuit de donner ses perrons
Au griffon, à l'ogron que corrompt, qu'acoquine
Le dragon de Magon qui se paît de hérons,

De grillons de sillons, de bourdons de la chine,
De crapauds de tripots au bas-ventre entrouvert
Par le grain purpurin que vomit la machine
De l'enfer de chat rond dont le bruit est couvert."

Je m'écrie en sanglots larme amère et nuit blanche,
Ce chat rond à l'œil prompt, plus méchant qu'un grand freux,
Chante encore en dansant, dans nos bourgs se déhanche.
Damné soit le chat rond que maudit l'ormeau creux!

Attends-moi, charognard! J'ai fleuri la ravine,
Nos oueds crevassés par tes chars peints à neuf,
Nos faubourgs éventrés. Sens mon sang qui t'avine,
Éméchant tes chiots qui sont plus de cent neuf."

Ksibet-el-médiouni, ibidem, le 19 Octobre 2002

1120- AVEUX D'ASSASSIN

Que fait-il? Que fait-il ? - Il a pris sa machine,
Sa machine à tuer l'orphelin sans couvert ;
En chantant, en dansant, il dira que la chine
Sera tôt son pays par l'aïeul découvert

Voyez donc son orgueil ! Ce vieux coq se déhanche
Savez-vous qu'en parlant, il sourit comme un freux ?
Ah, sa marche éhontée a pourri ma nuit blanche ;
A vrai dire il nous brûle au faubourg l'ormeau creux

Savez-vous qu'en marchant, il fleurit sa coquine,
Son amante infertile, accrochée au acoquine
Du palais dévoré par le croc qu'acoquine
L'ergot ord de sa haine au bec tors de Néron ?

Savez vous qu'au faubourg qu'il étrique en javelle,
Il massacre en chantant le frileux pissenlit,
Le chant ace au printemps, l'oiseau bleu qu'échevelle
Son ami, le sorcier, qui s'endort en mon lit ?

Savez-vous qu'il adore au couchant la ravine
Où se meurt la louvoie, or dans mes bras
Dans la nuit, il louvoie, or la nuit, il s'avine :
" Aujourd'hui, j'ai tué parmi vous cent dix-neuf. "

Ksibet-el-médiouni, ibidem, le 19 octobre 2002

1121- le chêne de Saint-Louis

Époux vil, que fais-tu? S'exclama sa coquine.
Je paîtrai tout à l'heure en dansant ce héron,
Ce mérrou dans son brou quand le vent s'acoquine
À la nuit du tombeau dont se perd le perron.

Je m'en vais par la suite éventrer la machine
À tuer le printemps, à réjouir le vauvert,
Ah, dussé-je aller loin, aux confins de la chine!
L'ange ailé pour moi seul a béni le couvert.

Le djinon a crié, le soleil se déhanche,
Car il perd l'équilibre en humant le grand freux.
Je regarde attentif: sur un if, la nuit blanche
Aux abois tête un manche étêté d'ormeau creux.

Je m'avance encor plus, j'aperçois la javelle
Des ergots de l'éclair qui se vautre en mon lit
Je m'arrête en émoi, le vent clair m'échevelle,
Qu'ai-je, Allah! Dans la boucle? Un laiteux pissenlit

Qu'un lutin a cueilli dans le pré sans ravine,
Dans le pré verdoyant, près du bourg peint à neuf.
Ma carcasse est levée avec grâce, or m'avine
Le vieux chêne embaumé par le pleur de Louis Neuf.

Ksibet-el-médiouni, café des sportifs, le 19 octobre 2002

1122- LE SANG PUR DE SAINS- LOUIS
(OU FAUX PANTOUM)

Dans la nuit cet éclair purpurin se déhanche ;
C'est qu'il voit le purin en chaîner l'ormeau creux
Il louvoie un courroux ; de sa main vive et franche,
Il envoi un croc sec comme un bec de grand freux

C'est qu'il voit le purin en chaîner la machine
De ce freux au gai feu, sous le ciel entrouvert ;
Il pense onc vite alors à partir la chine,
S'enfuyant sans retour du ciel lourd et couvert

De ce freux, le gai feu qu'a troqué la coquine
Contre un veut de géhenne, a noirci le perron
Où palais de la haine, accroché ou la mort s'acoquine
A la honte étoilée ; accrochée à Néron

Contre un vent de géhenne as- tu pris la javelle
Que Néron a cachée au creux ord de son lit
Qu'attends-tu ? Qu'attends-tu ? Le dragon t'échevelle,
Me dis- tu ? Cueille alors un visqueux pissenlit !

Qu'a caché, ce Néron dans un trou de ravine ?
M'interpelle un héron au cou long, geint à neuf
Je répons : je ne sais ; cependant il s'avine
Quand s'abreuve un ogron du sang pur de louis Neuf

MONASTIR, café leptis, le 19 Octobre 2002

1123- L'Engloutissement des monstres

L'ogron crie en furie, or il prend en sa croupe
Le dragon de l'éclair en courroix, vagabond.
Où vont-ils? Où vont-ils? S'attaquer à la troupe
Du grand chien qui clabaude au couchant furibond.

Je regarde apeuré, le soleil gesticule,
J'ai grand-peur de l'ogron dont la boucle est sans dent;
De mon pleure je dessine un i grec majuscule
Quand je vois le grand chien piétiner trois chiendents.

Je hulule au couchant furibond comme un cancre.
Je me dis à moi-même en sanglots : " Dans ses rets,
Sous ses fers pleins de crocs, dans la nuit qui s'échancre
Me mettront cet ogron, son dragon aux arrêts.

Ils prendront mon chef gris comme un cri de trophée
Glorieux. Gravis-tu le furieux Mont Cassin
Pour l'ogron dont la tête est truffée
De chardons que tripote un curieux marcassin?

À l'aurore au rai d'or, compte alors jusqu'à neuf!
Ton ogron, son dragon, le grand chien, la princesse
Du vent prompt, le sultan au turban mis à neuf,
Seront tous engloutis dans leur sang. Ta nuit cesse."

Ksibet-el-Médiouni, café du port, le 21 Octobre 2002

1124- SUPPLICATIONS ATTRISTEES

Par Allah ! N'écris plus cet i grec majuscule !
Car je vois une agresse engrossée à trois dents
Affalé sur son dos, son agron gesticule
Je hulule ; or me brûle un ergot de chiendents

Par Allah ! N'écris plus cet i grec comme un cancre !
Il me brûle au regard, je m'empêche en ses rets ;
Il déverse en mon âme, en mon cœur qui s'échancre
Le sang noir qui s'épand de cet homme aux arrêts

Par Allah ! Par Allah ! Jette au loin ton trophée !
Mon aïeul à gravir cet altier mont Cassin ;
Le dragon dit pourtant que C'est grâce à sa fée
Que le Mont fut repris au furieux marcassin

Par Allah ! Je voudrais ne plus voir la princesse
De l'éclair hypocrite, évadé du pont neuf
Qu'on noie en dansant dans son sang de bassesse ;
Pour cela, comptez donc, par Allah, jusqu'à neuf !

Par Allah ! Loin de moi le boucan de la troupe,
Des terriers, des uhlands purulents, vagabonds
Loin de moi, ce sultan chevauchant sur la croupe
Des vents ords- de la mort sans remords- furibonds

Ksibet-el-médiouni, ibidem, le 21 octobre 2002

1125- La princesse de la haine

Le jour meurt dans son sang; mes doigts gourds de vieux cancre
Ont repeint un lapin empêtré dans des rets
Purpurins; ont repeint un grappin qui s'échancre,
Un gros cerf chamarré plus un serf aux arrêts.

Brusquement, dans le soir, un furieux marcassin
Vient me voir; j'en ai peur; jette alors ton trophée!
Dit la voix-elle a point du sommet de Cassin;
Pourquoi donc prends-tu peur? Prends-tu peur de ta fée?

Je demeure ébahi. "Mais je suis la princesse
De la haine aux abois que l'ogron met à neuf;
Prends-tu peur? Cesse ainsi de pleurer; ta nuit cesse;
Par Iblis! Je l'occis; compte alors jusqu'à neuf!"

Je demeure ébahi. Dans ma nuit majuscule,
Sous mes pieds, se déroule un champ vague où chiendents
Et chardons sont ardents. le grand chien gesticule
Sur mon chef grisonnant et ma fourche à deux dents.

La princesse aux abois m'a lancé sur la croupe
De son âne éborgné dans le soir furibond.
Je me tais effrayé, je me tais; dans sa troupe,
Le grand reître égayé, purpurin, vagabond.

Ksibet-el-médiouni, ibidem, le 21 Octobre 2002

1126- Les bourgs moribonds

Que mets-tu ? Que met-tu ? Sur la tête ? – Un trophée
Des aïeux qu'ils ont gris au glorieux Mont Cassin
Non, me dit un lutin clandestin : " C'est la fée
De la nuit qui l'arrache au furieux marcassin "

En courroux, je lui dis : " Appelle onc la princesse
De la mort au vent ord, au vieux mors mis à neuf !
Par Allah ! Tu vomis chardons tors de bassesse ;
Sans remords-tu me compter jusqu'à neuf ? "

Le lutin ne dit mot, humilié comme un cancre
Dans un coin de la classe, au piquet, aux arrêts
Je le tiens, ce menteur effronté ; je l'échancre
De mon verbe hyalin ; je l'ai mis dans mes rets

Or je peins sans virgule – un sigma majuscule
Dans la nuit qui bascule ; un lama perd dents
Que fais-Tu ? Que fais-tu ? –Mon lutin gesticule
Quand mon verbe a couvert son gros chef de chiendents

Ma jument a henni ; juché donc sur sa croupe,
Je traverse en pleurement- comme éclair vagabond
Des faubourgs moribonds qu'on regroupe
Deux par deux, qu'on prépare au trépas furibond

KSIBET- EL –MADIOUNI, IBIDEM, LE 21 OCTOBRE 2002

1127- SURIMPRESSIONS (5)

(Ou la félonie de Marie- Antoinette)

À l'aurore hyaline, apparaît la princesse.
Elle écrit dix-sept cents, elle écrit encor neuf.
J'ajoute onc quatre-vingts. « De mentir alors cesse !
Ton palais, plus jamais ne serait mis à neuf. »

« Qui me donne alors donc, ô trouvère, un trophée ?
Mon volet a livré le furieux marcassin
Aux bourgeois de câlais, au sorcier, à la fée
De l'amour qui fleurit le sanglant mont Cassin. »

« Je te donne, ô princesse aux abois de vieux cancre,
Le fleuron de l'époux sous les fers, aux arrêts.
Par Allah ! Par Allah ! sous le ciel qu'on échancre,
Je te livre à mon tour un autour dans mes rets.

Je t'écris, ô princesse, un alpha majuscule.
Te plaît-il que je peigne un orgon à sept dents ?
Par Allah ! Par Allah ! Au palais en bascule,
Tu paîtras des ergots enflammés de chiendents. »

Je la laisse en sanglots. L'ouragan prend en croupe
Son valet en courroux devenu vagabond ;
Quand le soir s'est glissé, délaissé par sa troupe,
Il erra dans les champs le regard furibond.

Ksibet-el-médiouni, ibidem, le 21 Octobre 2002

1128- SURIMPRESSIONS (6)

Un une abeille engluée, un bourdon, la cellule
Où s'entasse un rai d'or de miel doux ; l'air bouilli ;
Vaporeux, vogue au ciel purpurin ; je hulule ;
Qu'aperçois-je au couchant ?- Un affreux gribouillis

Cœur battant, je m'en vais me coucher sous l'érable
Qu'a plante mon aïeul ; mais que vois-je ?- un biquet,
Un vieux bouc de fondouk, sur taureau vénérable
Se vautrer dans un champ ; sur la corne, un piquet

Je recule alors donc, car l'érable est un phoque,
Le phoque erre, il divague à l'entour d'un moulin
Le grand Chien clabaudeur, lance un œil très loufoque
A l'étoile en sueur, au regard hyalin

Au couchant, dans le champ court aussi la bécasse ;
Elle évite un ânon qui l'ennuie en dormant,
Le vent gai, quant à lui, la rebat, la tracasse,
Car elle aimé un crapaud, le vent hait son amant

En courant, la bécasse a sauté dans la vase
Le vent gai, fort coquin, facétieux, peint en vert
Cet oiseau maladroit, au long bec qui s'évase
Une abeille engluée ; ah, je vois à l'envers,...

Monastir, café de la république, le 22 Octobre 2002

1129- L'arbre à palabre
À la mémoire de mon grand-père

Mon aïeul était sage, a-t-on dit, vénérable.
Respecté dans le bourg, il avait un briquet,
Un cheval, deux brebis, trois figuier, un érable;
Pour sa sieste en été l'ombre ailée, un piquet.

Un vieillard décrépît dit encore: " un grand phoque.
Ton aïeul fut doté d'un esquif, d'un moulin,
D'un visage hyalin, d'un regard peu loufoque.
Il vêtait un burnous de satin ou de lin."

Un deuxième homme a dit : " il planta dans la vase
Le cactier, l'aloès, le chardon à l'envers;
Or le vent déhancha dans un van qui s'évase
Son pivert de pacha qui 'il avait peint en vert."

Un troisième homme a dit : "j' connu la bécasse
Son ânon, sa jument, son olive ...En dormant,
Il disait à sa soeur : mais ce bey nous tracasse,
Qui crevasse en chassant jusqu'au fier firmament

Un quatrième homme dit : "haïssant la cellule
Ou' mourait le reclus du vieux bey, l'air bouilli,
Il s'en fut un matin oubliant sa fêrule,
Chez le bey qui souffrait d'un bénin gribouillis "

Monastir, ibidem, le 22 octobre 2002

1130- DECLATIONS DE PÊCHEUR

L'aperçois dans le flot antartique un grand phoque
L'air louvoie en beuglant comme un vent de moulin
Égayé, vient me voir le pêcheur dit loufoque ;
Il m'annonce en riant : " ma casquette est de lin ;

J'ai quitté mon quartier engoncé dans le vase,
Les enfants des voisines pataugeant à l'envers,
Le grand chien purpurin au museau qui s'évase,
Ma chaumière à travers un oued peint en vert

J'ai laissé le reclus se mourir en cellule,
Il maudit, m'a-t-on dit, le flatteur gribouillis
Du cadî d'Arcadie ; or l'émir, l'air bouilli
Le condamne à gémir, à mourir, l'air bouilli

Dans mon bourg rabougri, j'ai laissé sous l'érable
Décharné, tortueux par le vent, des piquets ;
C'était la que l'aïeul qu'on savait vénérable
S'étendait en priant, surveillant ses briquets. "

Monastir, café leptis, le 22 octobre 2002

1131- surimpressions (7)

Il occit en riant l'angora, la bécasse;
Il retourne au logis bienheureux. En dormant,
Il se met à rêver de l'oiseau qui jacasse
Dans la nuit accrochée au grincheux firmament.

Il s'en va ce matin patauger dans la vase.
Son sourire ébréché, qui l'a mis à l'envers ?
Est-ce alors son ami, le dragon, qui s'évase ?
Ou bien donc est-ce alors cet orgon peint en vert ?

Il ne sait, ne dit mot, aperçoit un grand phoque ;
Qu'il est lourd et graisseux ! De son œil hyalin,
Il enfourche un nuage en hurlant; il suffoque :
Ah ! broyer le grand phoque et graisser son moulin !

Le soleil s'est occis au pied tors d'un érable.
Condamné par l'émir, il s'enfonce un piquet
Acéré dans la gorge ; un vieillard vénérable
Verse un pleur ; il libère en tremblant son biquet ;

Il libère en tremblant l'oiseau blanc ; il hulule
Dans la nuit ; le sang coule à flots ords, l'air bouilli,
Il a peur en son cœur...un reclus en cellule,
Un grillage, un mur sale, un miteux gribouillis.

Ksibet-el-médiouni, café du port, le 22 Octobre 2002

1132-SURIMPRESSIONS (8)

Le dragon S'est vautré ce matin dans la vase
Quand l'automne a versé larme amère à l'envers
J'ai pleuré, quant à moi, dans ce mois qui s'évase ;
Je voyais en émoi mon pivert peint en vert

Le dragon a broyé ce matin la bécasse,
Mon pivert peint en vert qui divague en dormant,
L'oiseau blanc, l'oiseau gris, l'oiseau noir qui jacasse,
La sarcelle en narguant l'amoureux firmament

Le vent crise au couchant ; il s'adresse au grand phoque,
Or le phoque erre encore à l'entour d'un moulin
Dont une aile a grincé ; purpurin mais loufoque,
Le vent crise à nouveaux sur un ton hyalin

J'ai pleuré, j'ai pleuré sous l'olive et l'érable ;
Pourquoi donc ? Je ne sais ; cependant trois piquets
Sont plantés dans mon dos. Un imam vénérable
Un mufti, deux cadis mont remis leurs biquets

Je regarde en pleurant le ciel roux qui hulule,
La nuit noire aux abois, ses rais fous, l'or bouilli
Qui va la ? M'écric-je- Un reclus en cellule
Que l'on bat jusqu'au sang pour un sot gribouillis

Ksibet-el-médiouni, ibidem, le 22 octobre 2002

1133- FAUX PANTOUM (3)

Brusquement cet éclair dans la nuit s'ankylose.
Le dragon qui hulule:" il n'est plus à mon goût"
A quitté le ciel creux; il a peur qu'il explose.
Quant à lui, le grand-chien a fleuri le dégoût.

Le dragon qui hulule:"où va donc la ramure
De ce cerf vigoureux, plein de flamme ?" est jaloux.
Le vent clair, hyalin, apeuré, lui murmure:
"La ramure? Un Zoulou l'a brisée, un filou."

À ce cerf vigoureux a souri la tigresse.
Le dragon assassin tue enfin un pâté.
La nuit plaint cette aurore au rai d'or qui l'agresse
Dans le vent émouvant par la mer appâté.

Le dragon assassin dans la nuit m'épouvante.
Il raconte en hurlant ses récits fabuleux.
Sur mon chef j'aperçois une étoile émouvante:
Elle a peur, elle a peur pour ses jours nébuleux.

Il raconte en hurlant une histoire interdite
Qu'il parfume effronté de benjoin et de nard.
Dans la nuit aux abois, je m'isole et médite;
Mais que vois-je? Un renard dévorer un canard.

Monastir,café d'Andalousie,le 23 Octobre 2002

1134- PANTOUM BARBARE (3)

Or le cerf, qui promène en bramant sa ramure
Dans le vent, est happé par un œil de zoulou
La nuit geint, elle a peur, elle a peur, me murmure :
" Sache alors, par Allah, Que l'orgon est jaloux ! "

Dans le vent est happé par un œil de tigresse
Le chant clair qu'a drapé mon enfante,- un pâté
Or j'en parle au griot, j'en saisis la négresse ;
Mais ils sont muets, aussi sourds qu'un pâté

Le chant clair qu'a drapé ce dragon d'épouvante,
Mon enfant le transmet au pays nébuleux ;
La chante à sou tour ; de sa voix émouvante,
Elle écorche en crachant mon récit fabuleux

Mon enfant, clair qui transmet notre histoire interdite,
A pillé dans le soir grains de musc, grains de nard
Je lui dis en sanglots : " Chaque instant, médite
Sur l'autan, le simoun ; le frimas de canard "

Ont pillé dans le soir le rai d'or – il explose-
Le condor, le vautour, Maldoror sans dégoût.
La nuit geint plus encor ; son regard s'ankylose.
Ce pillage est sans fleures ; il n'est pas à son goût

Monastir, ibidem, le 23 octobre 2002

1135- LES FLUX MIGRATOIRES

La savane est sans fleurs; au couchant la tigresse
Rebondit sur un lion qui dévore un pâté
Or le lion rugit fort dans la nuit qui l'agresse
Le vent hurle à son tour par les bords appâté.

Je regarde alentour la savane émouvante
L'herbe est rare, elle est sèche ; au pays nébuleux,
Haoussas, vieux touaregs ont rebu l'épouvante
Que raconte à leurs fils le griot fabuleux.

Or le pas suspendu, la targuie interdite:
A crié longuement, épandant son doux nard.
Je regarde alentour ; tout se tait ; je médite :
« Que font donc ces grands noirs au pas gourd et traînard ? »

En chantant, la voix dit : « as-tu vu la ramure
Du vieux cerf qui divague au pays du zoulou ? »
Je me tais, je me tais ; étonné, je murmure :
« Non, par Dieu ! Le simoun de la brousse est jaloux. »

La savane est en fleurs ; le simoun l'ankylose
Haoussas, puissants peuhls ont vomi de dégoût.
Le grand chef a crié:"la mort court, elle explose;
Partons donc pour le nord que je trouve à mon goût!"

Monastir, ibidem, le 23 Octobre 2002

1136- L'AUTOUR ET SA MEUTE

Mais qui sème en hurlant dans nos bourgs l'épouvante ?
Dit l'oiselle en tremblant sous le ciel nébuleux
Le griot dit un conte, une histoire émouvante ;
Il nous parle en pleurant du pays fabuleux

Où sont nés nos aïeux, de la ville interdite
Par l'autour au bec tors, abreuvé de canards.
Je l'écoute attentif, je me tais, je médite:
"dans nos bourgs, les autours ont volé tous les nards."

Le griot dit encor : " savez –vous sa tigresse
Son sorcier de géhenne où se meurt sa pâte ?
Savez-vous son œil ord, son regard qui m'agresse ?
Quant à moi, je l'ai ou par l'ogron appâté

Il engraisse à l'aurore un cerf tors, sans ramure,
Un bandit de chemins surnommé le zoulou
Il revend le soleil au grand vent, lui murmure
Qu'il chérit le dragon dont le ciel est jaloux. "

Dans un coin de la nuit, le ciel creux s'ankylose ;
Le griot parle encore ; or son verbe est dégoût ;
Que dit –il ? Que dit- ? Le bourg meurt, il explose,
Or l'abri de l'autour alentour est l'égout

Monastir, ibidem, le 23 octobre 2002

1137-LE RAT DES ÉGOUTS

Cette ogresse aux abois est restée interdite
Quand l'ogron nous annonce un hiver de canard;
Le dragon se tait donc; au couchant il médite:
"Mais pourquoi cet hiver qui prendra tout mon nard?"

Il décide au ponant d'égailler l'épouvante;
Il s'en va donc alors au pays fabuleux
La nuit chante en dansant sous la lune émouvante
Sous l'étoile orpheline et le ciel nébuleux.

Sur sa route il rencontre en chantant la tigresse
Que son père a dressé à côté d'un pâté.
Il la prend par sa laisse; or le vent les agresse.
Le dragon est, seigneur! par la mort appâté.

Il s'en va d'un pas prompt quand la nuit lui murmure :
"Cet ogron- envers toi plus méchant que jaloux –
Griffera, griffera dans le vent ta ramure
Purpurine au croc ord qui trucidé un zoulou.

En chemin, ce pendant le dragon s'ankylose :
Il a peur du sorcier qui se paît du dégoût ;
Le sorcier apparaît dans la nuit ; elle explose ;
Or explose avec elle un gros rat sous l'égout.

Monastir, ibidem, le 23 Octobre 2002

1138- le trouvère éméché

Au couchant le dragon a rejoint sa guérite.
Le cadi de Cadix savamment fagoté
A loué l'alguazil- son courage émérite,
Que le chien dans le vent a laissé ligoté.

Or l'ogron de la nuit a couru vers le buffle.
Que vit-il ? que vit-il sous la nue ? -un démon
A l'œil prompt dans la ronce acariâtre, un gros mufle
De bison, des tisons, sa marâtre en amont.

Le grand- chien a hurlé, car il va chez l'orfèvre ;
Pourquoi donc ? Il s'abreuve aux grands jets de vapeur.
Non, répond le vieux bouc : au lait vif de la chèvre ;
Pourquoi donc ? De vous tous, par Allah, il a peur.

La chienne engrossée a clamé : « je suis riche.
Mon chiot qui frétille au simoun rouge, ardent,
Me redit chaque instant que sa tête est en friche,
Que son poil, que son flanc, que sa langue et sa dent. »

Dans la nuit le trouvère, éméché par sa harpe,
A sauté dans la ronce ; un chardon sous son pied
L'a piqué jusqu'au sang ; il jette onc son écharpe
Au feu clair dans le vent qui malmène un trépied.

Monastir, café sidi- Dhouib, le 24 Octobre 2002

1139-le poète ligoté

Sur un arbre étêté se balance un démon.
La guenon équeutée au couchant voit un buffle
Aiguisé par la haine attisée en amont.
Le démon se balance en amont de son mufle ;

Puis il saute en hurlant ; il en veut à la chèvre
Du vent ord de la nuit qui se paît de vapeur ;
Mais voilà que la nuit fait appel à l'orfèvre
De la honte étoilée, aux abois- qui prend peur.-

Oui, l'orfèvre a crié : « suis-je alors assez riche
Pour aider le vent ord qui se plaint de sa dent ?
Il ne puis, je ne puis ; mon creuset est en friche ;
A chaque heure- il est vrai- mon feu blanc est ardent. »

Brusquement est dément le démon. De sa harpe,
A joué le trouvère en tapant d'un seul pied.
La guenon équeutée a donné son écharpe
A la reine Elyssa qui n'eut point de trépied.

Sous un arbre étêté, j'ai glané le mérite
D'un trouvère étourdi, toujours mal fagoté,
D'un trouvère amoureux qui connaît la guérite
Du poème enrimé par l'élan ligoté.

Monastir, ibidem, le 24Octobre2002

1140- l'orfèvre de la nuit

Il avance en criant dans un champ assez riche
De chardons d'aloès, de cactiers trépidants.
Que dit-il ? que dit-il ? Le faubourg est en friche.
Pourquoi donc ? Les rais d'or ne sont plus très ardents.

Il se tait brusquement. L'ouragan de sa harpe
Joue un air alléchant. Ecorchant les deux pieds
D'un vieil arbre ébréché, l'ogron prend son écharpe
Et la jette en hurlant sur des flancs de trépides

Par la suite il s'en va plein de fiel chez l'orfèvre
De la nuit qu'il abreuve de vapeur
A grands jets purulents qui font peur a la chèvre
Du dragon son ami qui se paît de la peur

En chemin il rencontre en tremblant un vieux buffle
Que fais tu ? lui dit-il ? suis-tu donc les démons
Attention tu perdras fleurs de sang grains de mufles
Ne suis pas les démos grimpe alors sur les monts

Le vieux buffle a crié : « qu'on m'accorde un mérite !
Rien qu'un seul ! or je suis fagoté
Comme Iblis. Je voudrais regagner la guérite
Où l'ânon au couchant a l'ogron ligoté."

Monastir, ibidem, le 24Octobre2002

1141- propos de condor

La nuit chante au faubourg. L'ouragan de sa harpe
Joue encor, joue encore en dansant sur un pied.
Le condor me poursuit; il me lance une écharpe
Et me dit d'embaumer de benjoin son trépied.

Il me dit en riant que suis assez riche
Pour aller me baigner dans le flot rouge, ardent
Du Léthé de l'été, qu'en mon bourg, on défriche
L'oued ord, le rai tors, le remords au trident.

Il me dit égayé qu'il connaît un orfèvre
Qui sait fondre un rayon à grands jets de vapeur,
De miel hyalin, du lait vif de la chèvre
Que l'orgon a vendue au dragon de la peur.

Je me tais. Le condor déchiquette un gros buffle.
Un oiseau tournoyant nous regarde en amont.
Or je parle en courroux; je m'écrie : "Ô gros mufle,
Ta grand-faim, par Allah, te fait paître un démon."

Il répond enfin donc: " mais quel est le mérite
Du condor aux yeux d'or ardemment fagoté?"
Je lui dis en colère: " Ah, rejoins ta guérite
Où ton fils- cannibale –est déjà ligoté!"

Monastir, café de la porte, le 24 Octobre 2002